

Ecrit d'appropriation sur Madame de LA FAYETTE

1^{ère} 05

Objectif : mémoriser des citations en vue de la dissertation de fin d'année.

Sujet : à partir des textes étudiés en lecture linéaire ou de la dissertation que je vous ai remise ou bien de votre propre lecture de *La Princesse de Clèves*, vous allez sélectionner un certain nombre de citations qu'il vous faudrait apprendre...

Pour vous y aider ludiquement, vous allez rédiger un chapitre de roman (qui pourrait s'intituler *Le Crin cesse à la Plèvre*) qui pourra :

- S'inscrire dans un registre tragique en mêlant des citations de *La Princesse de Clèves* sur le parcours associé : Individu, morale et société ou sur la problématique de la princesse de Clèves : la passion amoureuse !

OU

- Consister en une parodie (« Texte, ouvrage qui, à des fins satiriques ou comiques, imite en la tournant en ridicule, une partie ou la totalité d'une œuvre sérieuse connue. » CNRTL) de *La Princesse de Clèves*.

Les flammes de la cour

Préambule

Sous les tempêtes de la cour, entre infidélités et tromperies, Mlle de Chaste arriva. Elle donna de l'admiration de par sa chasteté qui était d'une qualité proportionnée à sa beauté, dans un lieu où l'on était pourtant si accoutumé à voir de belles personnes. Mme de Chaste était fière de sa fille, elle avait tant travaillé pour lui donner de l'élévation et de la vertu. Jours après jours, elle lui avait raconté le peu de sincérité des hommes et surtout, que le bonheur d'une femme était d'aimer son mari et d'en être aimée. Le temps passa à la cour, le prince de Crève remarqua cette beauté et l'air modeste qui se dégageait dans ses actions. Il tomba passionnément amoureux de Mlle de Chaste et il souhaita ardemment l'épouser. Cependant, ce qui troubla sa joie, était la crainte de ne lui être agréable, il eut préféré le bonheur de lui plaire à la certitude de l'épouser sans en être aimé.

Mais cela ne l'arrêta pas et quelques jours plus tard on parla au roi et ce mariage fut su de tout le monde. Mais M. de Crève ne trouva pas que Mlle de Chaste eût changé de sentiment en prenant son nom. Quelques semaines plus tard, la cour organisa un bal et un festin royal qui se tenait au Louvre. Au cours de la soirée, il se fit un assez grand bruit vers la porte de la salle et M. de Namour arriva. Ce prince était fait d'une sorte qu'il était difficile de n'être pas surpris quand on ne l'avait jamais vu.

Cette conduite eut un effet sur le cœur de madame de Crève, il lui inspira des sentiments qui lui étaient jusqu'alors inconnus et qu'elle n'aurait jamais imaginé avoir un jour. M. de Namour ne fut, lui aussi, pas insensible au charme de Mme de Crève. Il se demanda qui était cette belle personne qui dansait. Il ne la connaissait point alors qu'il avait déjà fait tout le tour des attractions physiques que la cour pût offrir. Ainsi, il y eut un étonnement et une passion partagés entre la princesse de Crève et M. de Namour. Ce dernier ne se découragea pas, il s'approcha pour faire la révérence et tous deux commencèrent à danser ensemble.

M. de Namour trouva de la gloire à s'être fait remarquer d'une femme si différente de toutes celles de son sexe. Il était à la fois heureux et malheureux car il n'avait pas la chance de pouvoir être son mari. Mais ces passions n'échappèrent point à la vue de celle qui les causaient. Leur danse souleva dans la salle un murmure de louanges, et tous les regards se posèrent sur eux. Le roi et les reines se souvinrent qu'ils ne s'étaient jamais vus, et trouvèrent quelque chose de singulier à les voir danser ensemble. Et la reine qui était pourtant très occupée à regarder le soin de la parure que portait l'amante de son mari, s'arrêta quand même quelques instants pour mieux se concentrer sur eux. Justement, Mme Viellantinois les regardait aussi, ce moment lui rappelait sa jeunesse et la rencontre avec le père de son amant le roi François premier.

Mais Mme de Chaste était encore plus attentive, elle voyait cette scène sous un autre angle. Elle savait pertinemment que les relations étaient l'âme de cette cour, et l'amour était toujours mêlé aux affaires et les affaires à l'amour. Et ce qui se passait était un énorme péril : sa fille qui venait de se marier succombait à l'amour. Cela envahissait de tristesse Mme de Chaste, surtout après les soins qu'elle

avait pris pour attacher sa fille à son mari. Elle avait passé tant de temps pour faire comprendre à sa fille qu'elle devait à M. de Crève de l'inclination comme celui qu'il avait eu pour elle avant que de la connaître. Et la passion qu'il lui avait témoigné en la préférant à tous les autres partis, dans un temps où personne n'osait plus penser à elle, était remarquable. Ainsi, à ce moment précis, Mme de Chaste préféra accepter la mort avec joie plutôt que de voir tomber sa fille comme les autres femmes et voir sa fille ternir l'image de vertu qu'elle lui avait donnée.

Sur cette pensée, Mme de Chaste tomba brusquement de sa chaise. La chute fut fatale. Elle mourut quelques jours plus tard laissant sa fille dans une affliction extrême. La princesse de Crève était rongée par la culpabilité et par la souffrance d'avoir causé une douleur mortelle à sa mère. Elle sentait, dans ce moment, le mal qu'elle lui avait fait. Et elle se faisait un crime de n'avoir pas eu de passion pour son mari, comme si c'eût été une chose qui eût pu être en son pouvoir. Ce dont elle était sûre fut que, quand le temps aurait apaisé la violence de sa douleur, il lui en demeurerait toujours une si forte impression, que son humeur en serait changée pour le reste de sa vie.

Zoé

Derniers aperçus et échanges des deux personnages fous amoureux

La Princesse de Clèves et Monsieur de Nemours s'aiment. Mais, fidèle à son mari, la Princesse refuse cet amour. Par loyauté, elle avoue sa passion pour Monsieur de Nemours à son mari. Monsieur de Clèves en meurt. Monsieur de Nemours tente de convaincre la Princesse que leur amour peut désormais être vécu.

- Ma destinée n'a pas voulu que j'aie pu exploiter ce magnifique bonheur ; peut-être aussi que sa passion n'avait subsisté que parce qu'il n'en avait pas trouvé en moi. Mais je n'aurai la même facilité de conserver la vôtre : je crois même que les contradictions ont fait votre insistance. Vous en avez trouvé assez pour vous inspirer me conquérir, et mes actions involontaires, ou ce que l'opportunité vous a appris, vous ont donné assez d'espoir pour ne pas vous décourager.

- Ah ! Madame reprit M. de Nemours, je ne saurais garder le silence que vous m'imposez ; vous me faites trop d'injustices et vous me faites trop voir combien vous êtes éloignée d'être prévenue en ma faveur.

La douleur de cette princesse passait les bornes de la raison. Ce mari mourant, et mourant à cause d'elle et avec tant de tendresse pour elle, ne lui sortait point de l'esprit.

- J'avoue, répondit-elle, que les passions peuvent me conduire ; mais elles ne sauraient m'aveugler. Rien ne m'empêche de savoir que vous êtes né avec toutes les capacités pour la galanterie, et toutes les qualités destinées à apporter de la joie et du succès. Je ressentirais la douleur mortelle, et je ne peux même pas être sûre du malheur de la rancœur. Je vous en ai trop dit pour vous cacher que vous me l'avez fait connaître, j'ai si cruellement souffert cette nuit-là quand la Reine m'a donné cette lettre de Mme de Thémises, que l'on disait qui s'adressait à vous... La seule idée de cela me fait croire que c'est le pire de tous les maux que j'ai ressentis. Mais quand je pourrais m'accoutumer à cette sorte de souffrance, pourrais-je m'accoutumer à celui d'être convaincue de voir toujours M. de Clèves vous accuser de sa mort, me désavouer de vous avoir aimé, de vous avoir épousé et me faire sentir l'écart de son attachement au vôtre ? Il est inconcevable, continua-t-elle, de passer par-dessus des considérations si fortes : il faut que je demeure dans l'état où je suis et dans les résolutions que j'ai prises de n'en sortir jamais.

- Hé ! croyez-vous au pouvoir de me résister, madame ? s'écria M. de Nemours. Pensez-vous que vos résolutions tiennent contre un homme qui vous adore et qui est assez heureux pour vous plaire ? Il est plus difficile que vous ne pensez, madame, de résister à ce qui nous plaît et à ce qui nous aime. Vous l'avez fait par une vertu austère, qui n'a presque point d'exemple ; mais cette vertu ne s'oppose plus à vos sentiments et j'espère que vous les suivrez malgré vous. Est-il possible que l'amour m'ait si absolument ôté la raison et la hardiesse, et qu'il m'ait rendu si différent de ce que j'ai été dans les autres passions de ma vie ?

- Je sais bien qu'il n'y a rien de plus difficile que ce que j'entreprends, répliqua Mme de Clèves ; je me méfie de mon propre pouvoir au milieu de mes raisons. Ce que je crois devoir à la mémoire de M. de Clèves serait faible s'il n'était relevé par l'intérêt de mon repos ; et les raisons de mon repos ont besoin d'être soutenues de celles de mon devoir. Mais, quoique je me défie de moi-même, je crois que je ne vaincrai jamais mes propres inquiétudes et je n'espère pas aussi de surmonter l'attraction que j'ai pour vous. Elle me rendra malheureuse et je me priverai de votre vue, quelque déchaînement qu'il m'en coûte. Je vous conjure, par tout le pouvoir que j'ai sur vous, de ne chercher aucune occasion de me

voir. Je suis dans un état qui me fait des atrocités de tout ce qui pourrait être permis dans un autre temps, et la seule bienséance interdit toute relation entre nous. Toutes mes résolutions sont inutiles : je pensais hier tout ce que je pense aujourd'hui et je fais aujourd'hui le contraire de ce que je résolus hier... Respectez-moi.

M. de Nemours se jeta à ses pieds, et s'abandonna à tous les divers mouvements dont il était agité. Il lui fit voir, et par ses paroles, et par ses pleurs, la plus vive et la plus tendre passion dont un cœur ait jamais été touché. Celui de Mme de Clèves n'était pas insensible et, regardant ce prince avec des yeux un peu grossis de larmes :

- Pourquoi faut-il, s'exclama-t-elle, que je vous puisse dénigrer de la mort de M. de Clèves ? Que n'ai-je commencé à vous connaître depuis que je suis libre, ou pourquoi ne vous ai-je pas connu avant d'être engagée ? Pourquoi la destinée nous sépare-t-elle par un obstacle si invincible ? Je vous adore, je vous hais, je vous offense, je vous demande pardon je vous admire, j'ai honte de vous admirer. Enfin il n'y a plus en moi ni de calme ni de raison.

La passion n'a jamais été si tendre et si violente qu'elle l'était alors en ce prince. Il était si éperdument amoureux d'elle, qu'il croyait que tout le monde avait les mêmes sentiments.

– Il n'y a point d'obstacle, madame, reprit M. de Nemours. Vous seule vous opposez à mon bonheur ; vous seule vous imposez une loi que la vertu et la raison ne vous sauraient imposer. Il est plus difficile que vous ne le pensez, Madame, de résister à ce qui nous plaît et à ce qui nous aime.

– Il est vrai, répliqua-t-elle, que je sacrifie beaucoup à un devoir qui n'existe que dans mon imagination. Attendez ce que le temps pourra faire. M. de Clèves ne fait encore que d'expirer, et cet objet fâcheux est trop proche pour me laisser des vues claires et distinctes. Ayez cependant le plaisir de vous être fait aimer d'une personne qui n'aurait rien aimé, si elle ne vous avait jamais vu ; croyez que les sentiments et mon affection que j'ai pour vous seront éternels, et qu'ils subsisteront également, quoi que je fasse. Adieu, lui dit-elle ; voici une conversation qui me gêne : rendez-en compte à M. le vidame ; j'y consens, et je vous en prie.

Elle sortit en disant ces paroles, sans que M. de Nemours ne pût la retenir.

Maria

La Princesses de Clèves, laideur de campagne

Il y avait longtemps que Monsieur de Nemours souhaitait voir Madame de Clèves dans son simple appareil, c'est-à-dire à Coulommiers.

Cette dernière avait reçu de sa mère une éducation fort opposée à celle classique. En effet, Madame de Chartres travailla à cultiver l'esprit et la beauté de sa fille en lui faisant souvent des peintures de l'amour où elle lui contait le peu de sincérité des hommes, leurs tromperies et leur infidélité. Ainsi, la Princesse n'était pas peu embarrassée tant de l'amour que de l'idée fort négative de la séduction. La vertu tint dès lors une place fondamentale dans la vie de cette courtisane qui avait assurément plus de naissance que de beauté. La Princesse était en effet faite d'une sorte qu'il était difficile de n'être pas surpris de la remarquer à la cour d'Henri second, dans laquelle, pourtant, magnificence et galanterie n'avaient jamais paru en France avec tant d'éclats au point qu'elle masqua les attributs pour le moins singuliers de la Princesse de Clèves...

Celle-ci dénota à son arrivée à la cour de France, pour ne pas dire qu'elle fit tâche dans un lieu où l'on était si accoutumé à voir de belles personnes. Héritière pourtant de l'un des grands partis qu'il y eut en France, son physique ne faisait pas suite à son titre. Elle marchait d'une manière bien peu adaptée à celle de la cour et son visage était disgracieux eu égard aux princesses de son rang. Elle avait en outre un certain embonpoint dû à ses grands excès nutritionnels qui se retrouvait fort aggravé par sa posture, toujours excessivement recourbée. En clair, on peut aisément remarquer le désavantage de la Princesse dans un endroit où il y avait tant d'émulation et d'envie entre personnes et où surtout les dames qui le composaient avaient de la jalousie entre elles, ou pour la faveur, ou pour les amants.

Les amants étaient une habitude très courue des dames de la cour. Cependant, celles-ci furent fortement étonnées lorsqu'elles virent de quel homme la Princesse avait obtenu la faveur. Cet homme était M de Nemours, véritable chef-d'œuvre de la nature : homme du monde le mieux fait et le plus beau. Cet amour que portait M. de Nemours pour la Princesse parut aux gens du monde un paradoxe aussi grand que la différence d'attributs physiques le séparant de Madame de Clèves. Quand il voyait la Princesse – et lorsqu'il vit qui était son mari, le Prince de Clèves... – il ne pouvait s'empêcher de donner des marques de son admiration. La Princesse se retrouva fort embarrassée de cela, d'autant plus qu'elle n'était pas la moins atteinte par les marques d'amour du Duc.

Lorsque la cour partit pour Chambord, elle prétexta une maladie et se retira dans son domaine de Coulommiers. M. de Nemours, qui avait eu bien de la douleur de n'avoir point revu Mme de Clèves, avait une impatience de la voir qui ne lui donnait point de repos. Il connaissait bien les lieux et pensa qu'il n'était pas impossible qu'il y pût voir Mme de Clèves. Ce dessein rentra si fortement dans la tête du Duc qu'après avoir passé la nuit à songer aux moyens de l'exécuter, dès le lendemain matin, il demanda congé au roi pour aller à Paris, sur quelques prétextes.

Arrivé au domaine, Nemours jugea commode de faire le tour de la propriété avant de pouvoir y entrer. Sitôt qu'il fut dans ce jardin, il n'eut pas de peine à démêler où était la Princesse. Il la vit dans son cabinet et s'approcha avec un trouble et une émotion qu'il est aisé de se représenter. La Princesse était dans une petite pièce qui donnait sur le jardin par une large porte fenêtre. Cette pièce, tendue de damas à fond blanc coupé de larges rayures bleues ciels, étaient carrelées de blanc et noir et possédaient un évier en faïence ainsi qu'une large baignoire en cuivre. La Princesse demeurait assise commodément sur une large chaise percée en noyée. Il faisait chaud, et elle n'avait rien sur sa tête et sur sa gorge que ses fades cheveux confusément attachés ; sa robe en lin blanche – du fait sans doute de la chaleur — était relevée confusément jusqu'à son bassin, ce qui laissait au Duc le soin d'admirer les larges jambes de la Princesse, maculées de tâches en tout genre.

La Princesse, tout en regardant le portrait de M. de Nemours avec une attention et une rêverie que la passion seule peut donner, s'appliquait à faire des nœuds à l'aide de rubans dont les couleurs étaient les mêmes que celles qu'avait porté le Duc au tournoi : jaune et noir. Ces nœuds étaient de surcroît faits à une canne des Indes fort extraordinaire que Nemours avait portée quelque temps et qu'il avait

donnée à sa sœur. Cette action faite avec grâce et douceur répandait sur le visage de la Princesse les sentiments qu'elle avait dans le cœur. Ces sentiments éclairaient son visage, mais néanmoins avec une telle force que la laideur de sa face disgracieuse en ressortait accrue. Ses traits irréguliers se renforçaient, son teint se jaunissait et ses épais cheveux noirs étaient semblables à ceux d'une sorcière. Nemours remarquait si bien la laideur parfaite de cette grande Princesse, autrefois chérie par son âme, qu'à peine fût-il maître du transport que lui donna cette vue. La stupéfaction de cette vision se transforma alors en une profonde colère qu'il put difficilement contrôler. Si bien qu'il regretta cette perte de temps que lui avait causée cet amour absurde. Il se précipita dans la pièce, s'approcha d'elle et lui dit tout bas :

- Si vous avez vu ce que j'ai osé faire à cause de vous, ayez la bonté, Madame, de croire en votre profonde laideur qui n'attirerait pas même un garçon d'écurie. Je n'ose pas vous en demander davantage.

Ces paroles suscitérent à Mme de Clèves le malheur certain où elle s'allait plonger. Elle pleura alors à chaudes larmes et vit partir Nemours d'un air qui ne reflétait aucune émotion. Elle comprit par la suite que l'absence seule et l'éloignement pouvaient lui donner quelques forces pour soutenir son malheur. Elle résolut alors de faire un assez long voyage, pour passer tout le temps qu'il lui restait dans la bienséance d'une retraite. Elle partit pour les Pyrénées, peu de jours avant que la cour revînt à Paris. On ne la revit plus jamais.

Vincent

Le crin cesse à la Plèvre

« Puisque vous voulez que je vous parle, et que je m'y résous je le ferai avec une grande sincérité. Mme de Clèves pensa qu'il n'y avait plus rien qui l'obligeât à cacher sa passion à monsieur de Nemours. Je ne vous dirai point que je n'ai pas vu l'attachement que vous avez eu pour moi donc ; je crois devoir à cet attachement la faible récompense de ne vous cacher aucun de mes sentiments, et de vous les laisser voir tels qu'ils sont. Sachez que ce sera la seule fois de ma vie que je laisserai paraître mes sentiments et que je ne vous en ai pas voulu de me faire ressentir de tels sentiments. Mon devoir poursuivit-elle, me défend de penser jamais à personne, et j'ai tout essayé pour ne pas aller à l'encontre de ce devoir ; mais je continue malgré tout, reprit-elle en rougissant, de penser à vous tous les mois, toutes les semaines, tous les jours, toutes les minutes et même toutes les secondes de ma vie...

Monsieur de Nemours la coupa : qu'est ce qui nous empêche d'être ensemble alors ? notre passion est réciproque... Mme De Clèves l'interrompit : je sais que vous êtes libre, que je le suis mais je vais perdre la réputation que je me suis acquise.

AH ! Votre réputation est plus importante que moi, que notre amour, notre passion ! s'exclama monsieur de Nemours. Mais cette passion est-elle un sentiment éternel ? vaut-elle la peine de tout risquer ? continua Mme De Clèves. Quand nous nous engagerions ensemble pour jamais ; seriez-vous capable de conserver cette passion tout le long de cet engagement éternel ? On fait des reproches à un amant ; mais en fait-on à un mari quand on n'a qu'à lui reprocher de n'avoir plus d'amour ? Puis-je me mettre en état de voir certainement finir cette passion dont je ferais toute ma félicité ? Le seul capable de conserver de l'amour dans le mariage était M. De Clèves et vous êtes la cause de sa mort, votre conduite inconsidérée lui ont coûté la vie, c'est comme si vous la lui aviez ôtée de vos propres mains.

Ah madame ! c'est le plus grand de tous les maux de savoir que vous pensez cela et de savoir que je ne ferai pas votre bonheur, répondit monsieur de Nemours. Il est impossible, continua-t-elle, de passer par-dessus des raisons si fortes. Pourquoi ne vous ai-je pas connu devant que d'être engagée ? Pourquoi la destinée nous sépare-t-elle par un obstacle si invincible ? Je suis dans un état qui me fait des crimes de tout ce qui pourrait être permis dans un autre temps... Monsieur de Nemours la coupa : mais ce ne sont point de véritables raisons, les gens ont tort, l'espoir existe encore ; rien ni personne ne peut juger les gens qui s'aiment ni même la folie qui les entraîne. Non, ce n'est pas raisonnable, notre amour est impossible, il ne nous rapporterait que des problèmes même si j'aurais aimé le contraire et que tout soit plus simple, reprit Mme de Clèves. Il y en a peu à qui vous ne plaisiez, trouvez une dame qui partagera autant de passion que j'ai pour vous et qui sera à la hauteur de l'amour que vous lui donnerez.

Les sentiments que j'ai pour vous sont éternels dit monsieur de Nemours d'un ton triste mais déterminé, je ne peux aimer une autre comme je vous aime ; je ne peux aimer une autre tout simplement. Si ce malheur doit arriver, si notre amour est impossible alors je reçois la mort avec joie, pour n'en être pas le témoin. Mourir de chagrin ; de peine : mourir d'amour, une des plus belles morts mais aussi l'une des plus tristes morts. Vous aurez mon décès sur la conscience toute votre vie et vous mourrez à votre tour. Ils demeurèrent quelque temps sans rien dire ; enfin M. de Nemours, rompant le silence : pardonnez-moi Madame mais je vous aime tellement. Cela ne serait-il pas plus simple si l'on vivait notre amour malgré tout, comme de fous adolescents ? ayez de la force et du courage. Essayons ; au moins cela fera toujours moins mal que la mort, je serai là pour vous soutenir, nous passerons cette épreuve ensemble je vous épaulerai, on y arrivera, *je vous le promets*. Après réflexion, Mme de Clèves s'exprima : vous n'avez peut-être pas complètement tort. J'accepte votre proposition, je n'ai plus rien à perdre après tout. Marions-nous, essayons de vivre heureux. De jeunes femmes entrèrent dans la pièce firent du bruit, ce qui tira M. de Nemours de sa rêverie. Il se réveilla soudainement. Tous cela n'était

qu'un rêve évidemment. M. de Nemours pensa ce rêve incroyable et si réaliste pourtant. Malheureusement cela resta un rêve. Une rêverie que seule la passion peut donner...

Cynthia

Mlle la Dauphine de Chartres

La magnificence et la galanterie n'ont jamais paru en France avec tant d'éclat que dans les dernières années du règne d'Henri second. L'ambition et la galanterie étaient l'âme de cette Cour, et occupaient également les hommes et les femmes. Il y avait tant d'intérêt et tant de cabales différentes, et les dames y avaient tant de part que l'amour était toujours mêlé aux affaires et les affaires à l'amour. Toutes ces différentes cabales avaient de l'émulation et de l'envie les unes contre les autres : les dames qui les composaient avaient aussi de la jalousie entre elles, ou pour la faveur, ou pour les amants ; les intérêts de grandeur et d'élévation se trouvaient joints à ces autres intérêts moins importants, mais qui n'étaient pas moins sensibles. Cependant, il n'était pas impossible que de temps à autres certaines personnes ne répondent pas à ces principes.

Marie Stuart, reine d'Écosse, qui venait d'épouser M. le Dauphin, et qu'on appelait la Reine Dauphine, était une personne parfaite pour l'esprit et pour le corps ; elle avait été élevée à la cour de France, elle en avait pris toute la politesse. Son mariage avec l'héritier du trône de France n'était hélas guère rempli d'amour ; cependant il y avait tout de même une grande amitié entre ces deux derniers qui se connaissaient depuis l'enfance. Comme elle avait beaucoup d'esprit et un grand discernement pour les belles choses, elle attirait tous les honnêtes gens, et il y avait de certaines heures où toute la Cour était chez elle.

Il parut alors une beauté à la Cour, qui attira les yeux de tout le monde, et l'on doit croire que c'était une beauté parfaite puisqu'elle donna de l'admiration dans un lieu où l'on était si accoutumé à voir de belles personnes. Cette héritière qui se dénommait Mlle de Chartres était alors un des grands partis qu'il y eut en France, et quoiqu'elle fût dans une extrême jeunesse, l'on avait déjà proposé plusieurs mariages. Elle allait souvent chez la Reine Dauphine ; la beauté de cette princesse, sa douceur, le soin qu'elle avait de plaire à tout le monde plaisait fortement à l'épouse de M. le Dauphin. Ainsi, elles se lièrent d'une grande amitié remplie de complicité et d'intimité si forte qu'elle ne pouvait être que remarquer par la cour tout entière.

La Reine Dauphine faisait faire des portraits en petit de toutes les belles personnes de la Cour pour les envoyer à la Reine, sa mère. Elle choisit bien évidemment Mlle de Chartres comme modèle pour l'un des portraits puisque la Reine Dauphine trouvait que son amie était la plus belle femme de la Cour et à en croire son cœur, la plus belle femme qu'elle eut jamais connue. Dès leur première rencontre la Dauphine demeura si touchée de sa beauté et de l'air modeste qu'elle avait remarqué dans ses actions qu'on peut dire qu'elle conçut pour elle dès leur premier échange une passion et une estime extraordinaires.

Il est vrai aussi que Mlle de Chartres ressentait pour la Reine Dauphine une inclination violente, qui lui donnait cette douceur et cet enjouement qu'inspirent les premiers désirs de plaire. Elle vit alors que les sentiments qu'elle éprouvait pour elle étaient ceux dont sa mère lui avait parlé plus jeune et qu'elle n'avait jamais été capable de ressentir pour aucun de ses prétendants. Cependant, Mlle de Chartres voyait avec beaucoup de peine que les sentiments de la Dauphine ne passaient pas ceux de l'estime et de la reconnaissance, ce qui la peina beaucoup, bien qu'elle se trompa totalement. L'ironie, dans cette histoire, et ce qui causera leur malheur, était que les deux jeunes femmes ressentait la même passion mais croyaient en même temps que ce n'était pas réciproque. Ces deux femmes avaient en fait sans le savoir toutes les deux opté pour le même moyen de dissimulation de ce qu'elles éprouvaient au plus profond de leur cœur. Des sentiments et émotions si forts qu'ils paraissaient inévitables et impossibles à enlever. Il aurait fallu leur arracher le cœur pour qu'elles cessent de ressentir cette passion qui ne serait jamais acceptée par la Cour ; cet amour qu'elles partageaient sans le savoir était le pire des crimes. Elles n'osaient même pas imaginer ce que la Cour leur ferait si leur

secret venait à se savoir, elles ne pouvaient même pas se confier à une personne sachant comment les personnes de la Cour étaient si peu de confiance. Il est vrai qu'à la Cour française, la confiance était quelque chose de très rare, la Reine elle-même avait trouvé qu'en France, ce qui l'avait le plus embarrassée c'était de n'avoir trouvé personne qui eût du secret et que cela lui avait ôté le plaisir de donner sa confiance alors que c'était une chose nécessaire dans la vie, et surtout pour les personnes de son rang.

Le jour qu'on achevait le portrait de Mlle de Chartres, cette dernière s'était sentie mal pendant quelque jours, Mme la Dauphine vint alors passer l'après-midi chez elle accompagnée de plusieurs personnes de la Cour.

- Vous voilà si belle, lui dit Mme la Dauphine en voyant la princesse, que je ne saurais croire que vous ayez été malade.

Mlle de Chartres rougit de ce que la Reine Dauphine venait de dire et fit semblant de ne pas l'avoir entendue en saluant le Vidame de Chartres qui était aussi venu la voir. Mme la Dauphine demanda au Vidame de Chartres, un petit portrait de sa nièce pour le voir auprès de celui que l'on achevait : tout le monde dit son sentiment de l'un et de l'autre ; Mlle de Chartres finit par demander que l'on cessât car tout cela la mettait mal à l'aise et rangea le portrait qui était destiné à la mère de la Dauphine dans sa boîte et disposa celui de son oncle sur la table qui se situait au pied de son lit. Mme de Clèves, qui se sentait encore faible était assise sur le lit et parlait bas au Vidame de Chartres qui était debout devant elle, elle aperçut la Reine Dauphine qui prenait adroitement quelque chose sur la table. Elle n'eut pas de peine à deviner que c'était son portrait et elle en fut si troublée qu'elle ne put détacher ses yeux de celle qu'elle aimait, rencontrant alors les yeux de celle-ci. En partant, la Reine Dauphine lui dit tout bas :
- Si vous avez vu ce que j'ai osé faire, ayez la bonté, Madame, de me laisser croire que vous l'ignorez, je n'ose vous en demander davantage.

Mme la Dauphine sortit alors pour s'aller promener ne pouvant soutenir en public la joie d'avoir un portrait de Mlle de Chartres, la laissant abasourdie et trop faible alors pour se rendre compte de ce qu'elle venait d'apprendre.

Mlle de Chartres, comprit quelques jours plus tard, quand elle se remit de sa fatigue, que la Reine Dauphine ressentait la même inclination qu'elle. Cette découverte qui aurait dû combler de joie Mlle de Chartres la fit paniquer et lui fit décider de se marier au plus vite, même si elle avait pour la Reine Dauphine une inclination si violente qu'elle l'aurait aimée quand elle ne l'aurait pas aimée. Elle accepta donc la proposition en mariage du Prince de Clèves, après tout c'était un prince qui pouvait lui donner la richesse et la renommée qu'elle voulait. Mme la Dauphine en apprenant les fiançailles de la personne pour qui elle ressentait une passion violente tomba dans une maladie tout aussi violente et sa mort fut prochaine. Bien que sa tête soit remplie de pensées de mort, elle ne cessait de penser à Mlle de Chartres bientôt princesse de Clèves et elle ne souhaitait qu'une unique chose : revoir sa bien-aimée une dernière fois. Mais Mlle de Chartres ne se rendit jamais au chevet de sa Reine Dauphine malade. Alors, sa vie, qui fut assez courte se referma en douceur pendant son sommeil, laissant la Princesse de Clèves remplie de chagrin, de souffrance et d'une douleur mortelle pour le restant de sa vie.

Clémence

Le Crin cesse à la Plèvre

Madame de Clèves était seule chez elle à Coulommiers. Elle s'accroupit au bord de son lit pour pleurer la mort de son mari, quand soudain dans son esprit, elle se souvint de la fois où elle avait aperçu monsieur de Nemours lui voler son portrait. La scène lui apparut comme si l'un de ses rêves les plus profonds se manifestait. Cet instant où elle aperçut par un des rideaux qui n'était qu'à demi fermé, monsieur de Nemours, le dos contre la table, qui était au pied du lit ; et elle vit que, sans tourner la tête, il prenait adroitement quelque chose sur cette table... A ce moment même, il rencontra les yeux de Madame de Clèves, qui étaient encore attachés sur lui, et il pensa qu'il n'était pas impossible qu'elle eût vu ce qu'il venait de faire. Mais il n'avait pu résister à l'envie de le dérober, tant sa passion la lui faisait considérer comme sienne. Il pensa peut-être que de toutes les personnes qui étaient dans ce même lieu, il ne serait pas soupçonné plutôt qu'un autre. Cependant, la princesse, troublée, jugea qu'il valait mieux le lui laisser, et elle fut bien aise de lui accorder une faveur qu'elle pouvait faire sans qu'il sût même qu'elle la lui faisait.

Tourmentée, cependant, elle lui laissa le portrait sans rien même avoir à redire. Aurait-il fallu demander le pourquoi de son action à Monsieur de Nemours ? Mais en le demandant publiquement, c'était apprendre à tout le monde les sentiments que ce prince avait pour elle et en le lui demandant en particulier, c'était quasi l'engager à lui parler de sa passion. Or la princesse ne pouvait oublier la place qu'elle occupait à la Cour, et ne pouvait ainsi concevoir d'être admirée et désirée par un autre que son époux. « L'on est bien faible quand on est amoureux se dit la princesse. On fait des reproches à un amant mais en fait-on à un mari, quand on n'a qu'à lui reprocher de n'avoir plus d'amour pour lui. » La princesse à ce moment, désespérée, ne sachant plus quoi penser, se rappela les mots de sa mère qui l'avait toujours aidée et conseillée du temps où elle était encore vivante : « vous êtes sur le bord du précipice ; il faut de grands efforts et de grandes violences pour vous retenir ». Madame de Chartres avait les bons mots pour guider sa fille. Elle se leva et récita les mots de sa mère : « Ne craignez point de perdre des partis trop rudes et trop difficiles, quelque affreux qu'ils vous paraissent d'abord : ils seront plus doux dans les suites que des malheurs d'une galanterie ; si quelque chose était capable de troubler le bonheur que j'espère en sortant de ce monde, ce serait de vous voir tomber comme les autres femmes, mais, si ce malheur vous doit arriver, je reçois le mort avec joie, pour n'en être pas la témoin ». Paroles bien graves qui invitent à la raison pour mieux réprimer les émotions !

La princesse se leva alors et s'assit sur son lit. Elle tourna la tête et aperçut le portrait de monsieur de Nemours proche de la fenêtre, alla le chercher et se mit à le regarder avec une attention et une rêverie que la passion seule peut donner. Elle fit tomber le portrait par maladresse et il se brisa. Prenant cela pour une punition, elle prit son panier, son manteau et sortit. Elle traversa la forêt en courant, le vent traversait ses cheveux, la brise caressait sa peau, les oiseaux chantaient et les fleurs sentaient le parfum de l'été. Un moment doux qui lui rappela ses premiers bals à la Cour, sa rencontre avec monsieur de Clèves — ce prince était devenu amoureux de Mlle de Chartres le premier jour qu'il l'avait vue. Comme Mlle de Chartres avait le cœur très noble et très bien fait, elle fut véritablement touchée de reconnaissance du procédé du prince de Clèves. Cette jeune femme qui a toujours dû se limiter, voyait aujourd'hui que ses sentiments pouvaient s'exprimer. Elle les avait gardés, enfermés toutes ces années pour respecter les codes sociaux, les codes dictés par sa mère pour ne pas heurter la bienséance. Elle était libre de ses choix mais allait renoncer à un amour avec celui qu'elle aime. Mais cette persuasion, qui était un effet de sa raison et de sa vertu n'entraînait pas son cœur. La foi et la vertu de la princesse étaient mises à l'épreuve, la Cour était un univers qui l'entraînerait à sa perte. Rester vertueuse ou s'abandonner à la passion amoureuse était l'un des choix les plus difficiles auxquels elle devait faire face. Rester honnête et fidèle à son mari toute la vie durant comme le voulait l'institution du mariage.

La nuit commença à tomber, elle rentra aussitôt à Coulommiers. Arrivée dans son bureau, elle déposa dans un pot les quelques fleurs qu'elle avait cueillies. Soudain un bruit retentit dans la pièce, un

carreau venait d'être cassé par une pierre, la princesse se précipita à la fenêtre pour essayer d'apercevoir celui qui venait de commettre cet incident. « Pardonnez-moi si je sors de ce profond respect que j'ai toujours eu pour vous, et si je vous fais paraître la vive douleur que je sens de ce que je viens de voir : c'est la première fois que j'ai été assez hardi pour vous parler et sera aussi la dernière ». Bouche bée de voir monsieur de Nemours, elle resta muette. Dans un autre temps elle aurait été offensée qu'il lui eût parlé de sentiments qu'il avait pour elle. Elle lui demanda de repartir à Paris, que malgré tout l'amour qu'elle ressentait, elle ne pouvait vivre une aventure avec lui. La princesse, après cet incident, décida de s'enfermer dans sa maison et d'y rester. Enfin, des années entières s'étant passées, le temps et l'absence ralentirent sa douleur et éteignirent sa passion. Mme de Clèves vécut d'une sorte qui ne laissa pas d'apparence qu'elle pût jamais revenir. Habitant seule dans la campagne, elle put se retrouver avec elle-même, elle cultivait ses légumes, élevait des poules, et s'adonnait aux plaisirs simples de la vie avec pour seule compagnie un chien. Elle s'entraîna même à la chasse, une pratique qui était réservée aux hommes, mais elle s'était permise de manier les armes. Les gens n'entendaient plus parler d'elle, tout le monde pensait qu'elle avait disparu ou qu'elle était décédée. Le duc de Nemours, lui, avait continué sa vie à Paris, assisté à des centaines de bals et rencontré des centaines de jeunes filles. Elle était heureuse de ses choix et espérait que ceux de Nemours lui procuraient le même bonheur. Elle passa plus de dix années dans cette maison, seule, sans recevoir une seule lettre, sauf ce jour d'équinoxe de printemps, où, sur l'enveloppe, elle crut reconnaître une écriture familière et où son cœur se mit à battre, à une cadence nouvelle...

Elsa F.

Le Crin cesse à la Plèvre

C'était durant la nuit, la Princesse ne trouvait point le sommeil, elle était pensante, son esprit n'arrêtait pas de réfléchir et ressentait des impressions de défiance et de jalousie qu'elle n'avait encore osé s'avouer à elle-même. Elle vit alors que les sentiments qu'elle avait pour le duc de Nemours étaient ceux que M. de Clèves lui avait tant demandés. Ceci perturba fortement la princesse qui prit conscience que ce qu'elle éprouvait était fort et bien réel. Dans l'état où elle avait passé la nuit, elle alla dès le lever du jour demander conseil à une amie à elle. Toutes deux avaient comme une relation sororale, elles se connaissaient depuis leur enfance. Madame La Dauphine était assise sur le lit et parlait bas à Madame de Clèves qui était debout devant elle. La princesse se confia à elle, sur les sentiments qu'elle éprouvait envers le duc car ceux-ci étaient devenus trop durs et pesants à garder pour elle, d'autant plus dans cette société dictée de codes et de règles où l'intimité n'existait pas. Au fur et à mesure de la discussion avec La Dauphine, elle comprit alors le dilemme auquel elle devait faire face. Devait-elle suivre son cœur ou alors la raison ? La princesse était sur le bord du précipice. Les jours passaient et elle ne savait toujours pas quoi décider. Cette passion qu'elle éprouvait était très forte mais elle pouvait causer énormément de lourds problèmes, ce qui la rongea de jour en jour, elle qui était si jeune, qui avait la vie devant elle. Au fur et à mesure du temps la princesse s'éclipsait, se renfermait sur elle-même. Elle prit la décision de partir quelque temps pour bien réfléchir. Mais ceci n'était-il pas une issue pour fuir ses responsabilités ? Elle qui ne rêvait que de légèreté, d'innocence, s'interrogea : Est-il possible que l'amour m'ait si absolument ôté la raison et la hardiesse, et qu'il m'ait rendu si différente ? En continuant son périple elle rencontra une pauvre petite vieille dame assise sur un rondin de bois en train de contempler cette nature qui les entourait. La princesse s'assit à côté d'elle et regarda le ciel où se plongeait son regard perdu... La vieille femme se tourna vers la princesse et déclara : « ce qui paraît n'est presque jamais la vérité ».

La princesse fut surprise et sortit de sa rêverie perturbée et lui répondit :

« Pourquoi dites-vous cela ?

- Je vois en vous une sorte de désespoir, au sujet de l'amour, c'est cela ?

- Comment avez-vous deviné ?

- Je reconnais ce regard, j'ai moi-même vécu un amour impossible » et dit à la princesse : « Les paroles les plus obscures d'un homme qui plaît donnent plus d'agitation que des déclarations ouvertes d'un homme qui ne plaît pas. »

- J'avoue, répondit-elle, que les passions peuvent me conduire mais elles ne sauraient m'aveugler.

La vieille dame lui répondit : l'amour rend aveugle, la passion est dangereuse, l'amour c'est prendre le risque de souffrir d'autant plus avec le peu de sincérité des hommes, leurs tromperies et leur infidélité, les malheurs domestiques où plongent les engagements. La princesse d'un air profondément triste lui répondit : J'ai eu tort de croire qu'il y eut un homme capable de cacher ce qui flatte sa gloire. » Puis elle se leva et salua cette vieille petite dame. En continuant son chemin, la princesse repensa à cette discussion avec cette dame qui avait pour elle un avis assez négatif et une vision pessimiste, elle qui avait un regard encore tout innocent sur l'amour. Puis elle se remit en question.

Elle trouva qu'il était presque impossible qu'elle pût être contente de sa passion. « Mais quand je le pourrais être, disait-elle, qu'en veux-je faire ? Veux-je souffrir ? Veux-je y répondre ? Veux-je m'engager dans une galanterie ? Veux-je manquer à Monsieur de Clèves ? Veux-je me manquer à moi-même ? Et veux-je enfin m'exposer aux cruels repentirs et aux mortelles douleurs que donne l'amour ?

Je suis vaincue et surmontée par une indignation qui m'entraîne malgré moi. Toutes mes résolutions sont futiles ; je pensais hier tout ce que je pense aujourd'hui et je fais aujourd'hui tout le contraire de ce que je résolu hier. »

Une fois arrivée à destination, elle ouvrit son bagage et elle en sortit le portrait de M. Nemours, elle s'assit et se mit à regarder ce portrait avec une attention et une rêverie que la passion seule peut donner.

Ambre

Il y avait longtemps que monsieur de Nemours souhaitait la mort de madame de Clèves. En effet toutes ces histoires lui avaient mis à dos une partie de la cour d'Henri second.

Il ne souhaitait pas seulement faire du mal à monsieur de Clèves, mais bien enlever la vie à celle à qui le cœur appartient.

Voilà maintenant plusieurs semaines que leurs relations perdurent, plusieurs semaines que monsieur de Nemours vit dans l'hypocrisie la plus totale. Son mensonge n'est que le fruit de sa vengeance passée.

- je crois devoir à votre attachement la faible récompense de ne vous cacher aucun de mes sentiments et de vous les laisser voir tels qu'ils sont.

- j'ai reçu aujourd'hui des marques de votre pitié, madame ; mais ce n'est pas celles dont je suis le plus digne.

Le duc de Nemours ne cessa de faire parler son mensonge, il ne pouvait revenir en arrière, sa vengeance était prête à détruire la passion amoureuse de madame de Clèves.

Dans le château de la vicomtesse de Maurice, un bal se préparait depuis une centaine de jours. Monsieur de Clèves y était convié contrairement à la princesse qui ne put pas se remettre de son mal-être. Le précipice où cette dernière se trouvait n'était que trop douloureux. Dans sa chambre la princesse songeait à sa tendre mère.

Mme de Chartres n'avait pas voulu laisser voir à sa fille qu'elle connaissait ses sentiments pour ce prince, de peur de se rendre suspecte sur les choses qu'elle avait envie de lui dire. En effet, Mme de Chartres connaissait la situation puisque son personnage était le centre de la vengeance du duc.

De vieilles querelles entre elle et plusieurs rois avaient empêché la collecte de centaines de biens.

Cette femme ne pouvait pas révéler la vérité à sa fille pour ne pas mettre en péril son titre, ainsi elle ne pouvait que la motiver à oublier cet homme.

Comme chaque soir, sur son lit de repos, la princesse mit son ruban en satin bleu, avec grâce et douceur. Elle se rapprocha de sa grande table où le tableau du duc était posé, elle s'assit et se mit à regarder ce portrait avec une attention et une rêverie que la passion seule peut donner. La blancheur de son teint et ses cheveux blonds lui donnaient un éclat que l'on n'a jamais vu qu'à elle, tous ses traits étaient réguliers, et son visage et sa personne étaient pleins de grâce et de charmes.

Au même moment, dans le château lors du bal, le duc de Nemours cherchait les informations qui pourraient compromettre madame de Clèves. La vengeance coulait dans son sang comme l'amour dans celui de la princesse. Dans un couloir sombre avec pour unique lumière une bougie consumée, il rencontra le prince de Clèves caché derrière un rideau avec une servante. Cette servante se nommait Lucile, mais la cour la connaissait comme « la femme de plaisirs ». Le duc de Nemours ne mit pas longtemps avant de les interrompre.

- On fait des reproches à un amant ; mais en fait-on à un mari quand on n'a qu'à lui reprocher de n'avoir plus d'amour ?

Sur ces mots le prince de Clèves voulu se justifier mais Lucile s'empressa de raconter que cette relation était on ne peut plus sérieuse et que personne ne pourrait les séparer. Elle décrit leur histoire comme étant une merveille et que leur amour était d'une pureté exceptionnelle.

Le prince de Clèves la coupa :

- Cette histoire ne me paraît guère vraisemblable, madame, et je voudrais bien savoir qui vous l'a contée.

Le duc ne put en entendre plus, il comprit et tout cela l'arrangea : une douleur de plus pour la princesse. J'ai eu tort de croire qu'il y eut un homme capable de cacher ce qui flatte sa gloire, se dit-il. Il prit le premier cheval qu'il put avoir et rejoignit la princesse. Il faisait sombre et les branches tiraient la cape du duc. Encore une fois, la vengeance le menait jusqu'au bout du monde. Une fois arrivé il vit que

les palissades étaient fortes hautes, et il y en avait derrière, pour empêcher qu'on ne pût entrer, en sorte qu'il était assez difficile de se faire passage. Il la vit à travers la fenêtre, elle dormait et transmettait un sentiment de pureté et de sécurité. Pas une seconde il ne se repentit de ses actions, pas une seconde il n'eut de remords de sa cruauté.

Le froid lui glaçait les doigts, mais ne pouvant pas ouvrir la porte, le duc commença à toquer sur la vitre glacée. La princesse n'était pas peu embarrassée, en se levant elle comprit que cette situation ne pouvait plus durer. La porte s'ouvrit et le duc la regarda avec pitié, il lui avoua tout. Il commença par sa stratégie principale ; l'amour pour la haine et la vengeance de sa famille. Puis chaque mot paraissait plus douloureux les uns que les autres dans les yeux de la princesse

- Quoi ? J'aurais pu concevoir espérance de passer ma vie avec vous ? les passions peuvent me conduire, mais elles ne sauraient m'aveugler. Vous vous repentirez, peut-être, d'avoir obtenu ma passion, et je me repentirai infailliblement de vous l'avoir accordée. Vous méritez une destinée plus heureuse que celle que vous avez eu jusques ici et que celle que vous pouvez trouver à l'avenir, à moins que vous ne la cherchiez ailleurs !!

Et il se retira après ces paroles.

Louise

La passion amoureuse

Un des derniers jours de son mal, après avoir passé une nuit très fâcheuse, M. de Clèves dit sur le matin qu'il voulait reposer. Mme de Clèves demeura seule dans sa chambre ; il lui parut qu'au lieu de reposer il avait beaucoup d'inquiétude. Elle s'approcha et se vint mettre à genoux devant son lit, le visage tout couvert de larmes.

- Je me sens si proche de la mort, lui dit-il, que je ne veux rien voir de ce qui me pourrait faire regretter la vie. Je vous prie de me laisser encore avoir la consolation de croire que ma mémoire vous sera chère et que, s'il eut dépendu de vous, vous eussiez eu pour moi les sentiments que vous avez pour un autre.

- Regardez-moi du moins ; écoutez-moi, lui dit-elle. S'il n'y allait que de mon intérêt, je souffrirais ces reproches ; mais il y va de votre vie...

Il voulut continuer ; mais une faiblesse lui ôta la parole. Mme de Clèves fit venir les médecins ; ils le trouvèrent sans vie, M. de Clèves, son époux, était mort.

Mme de Clèves rentra dans une affliction si violente qu'elle en perdit presque l'usage de la raison ; alors elle s'en alla à Coulommiers. Assise sur le lit, elle prit adroitement quelque chose sur la table qui était au pied du lit. C'était un petit livre, soigneusement relié et orné d'enluminures dorées sur sa couverture. Elle prit un flambeau et s'en alla, proche d'une grande table, vis à vis du tableau du siège de Metz, où était le portrait de M. de Nemours ; elle s'assit et se mit à regarder ce portrait avec une attention et une rêverie que la passion seule peut donner. Il faisait chaud, et elle n'avait rien, sur sa tête et sur sa gorge, que ses cheveux confusément rattachés, et la vue de M. de Nemours acheva de lui donner une rougeur qui ne diminuait pas sa beauté.

Elle reporta son attention sur le petit carnet qu'elle détenait entre ses mains, prit une grande inspiration et l'ouvrit. Elle commença par le feuilleter, caressant du regard chacune des pages recouvertes de son écriture soignée. Sa vie passée s'écoulait devant ses yeux. Elle s'arrêta sur une page :

12ème jour du mois de Février 1558

La vie à la cour est surprenante, aujourd'hui se célébraient les fiançailles royales de Mme Claude de France, fille du roi et du Duc de Lorraine. Je passai ma journée à me parer et me préparer pour la soirée à venir qui promettait de joyeuses festivités. Le soir venant, je me suis rendue aux fiançailles et je dansai avec M. de Guise puis un charmant jeune duc, M. de Nemours. Je fus si surprise par son arrivée et sa beauté que lorsque la reine m'interrogea sur son identité, il me fut impossible de deviner qui il était vraiment, les mots m'en manquèrent. J'éprouve même une certaine envie de le revoir...

Mme de Clèves tourna la tête, et, soit qu'elle eût l'esprit rempli de ce prince, ou qu'il fût dans un lieu où la lumière donnait assez pour qu'elle pût le distinguer, elle crut le reconnaître.

- Encore une de ces maudites visions, souffla-t-elle avant de reporter à nouveau son attention sur son carnet. Elle feuilleta à nouveaux les pages beiges, et s'arrêta sur une nouvelle page :

15ème jour du mois d'Avril 1558

Mère est mourante, je crains que sa maladie ne l'emporte dans les jours à venir. J'eus à peine suffisamment de temps pour converser avec elle qu'elle s'empressa de me dire Adieu pour ne pas m'infliger davantage la vue de sa souffrance. Ses paroles raisonnent en moi : « Il y a déjà longtemps que je me suis aperçue de cette inclination mais je ne vous en ai pas voulu parler d'abord, de peur de vous en faire apercevoir vous-même. Vous ne la connaissez que trop présentement ; vous êtes sur le bord du précipice : il faut de grands efforts et de grandes violences pour vous retenir » m'a-t-elle dit. Comment s'en est-elle rendue compte ? Que suis-je censée faire sans elle ?

Une larme roula sur sa joue. Même affligée, elle n'en paraissait pas moins belle et douce.

- M. de Clèves était peut-être l'unique homme du monde capable de conserver de l'amour dans le mariage, sanglota-t-elle, ma destinée n'a pas voulu que j'aie pu profiter de ce bonheur. Et elle reprit sa lecture, tachant le papier de ses larmes.

1^{er} jour du mois de Mai 1558

Le Duc me rendit visite à nouveau sur ma demande pour traiter l'affaire de la lettre de mon oncle, le Vidame de Chartres. Nous passâmes l'après-dîner ensemble, essayant de réécrire de mémoire la lettre. Ce fut un moment agréable, j'apprécie grandement sa compagnie. Je crois aimer M. de Nemours, mais veux-je souffrir ? Veux-je y répondre ? Veux-je m'engager dans une galanterie ? Veux-je manquer à moi-même ? Et veux-je enfin m'exposer aux cruels repentirs et aux mortelles douleurs que donne l'amour ? Je suis vaincue et surmontée par une inclination qui m'entraîne malgré moi.

L'encre s'effaça et s'étala sur la feuille. Les sanglots de Mme de Clèves venaient de redoubler. Page par page, elle réalisait la passion dont elle était victime, la façon dont elle s'était éprise du Duc de Nemours. Honteuse et affligée, elle se sentait coupable et se tenait pour responsable de la mort de son époux. Ce mari qu'elle avait vu mourant, et mourant à cause d'elle et avec tant de tendresse pour elle, ne lui sortait point de l'esprit. Elle ne trouvait de consolation qu'à penser qu'elle le regrettait autant qu'il méritait d'être regretté et qu'elle ne ferait dans le reste de sa vie que ce qu'il aurait été bien aise qu'elle fît s'il avait vécu.

Elle saisit son carnet et s'en fut à la recherche d'une feuille vierge, puis prit une plume ainsi qu'un encrier et se mit à écrire :

7^{ème} jour du mois d'Octobre 1559

M. le Duc de Nemours,

Je ne vous dirai point que je n'aie pas vu l'attachement que vous avez eu pour moi, vous avez dû juger par ma conduite. Mon devoir me défend de penser jamais à personne, et moins à vous qu'à qui que ce soit au monde, pour des raisons qui vous sont inconnues. Cette aventure me fait honte, et elle m'est aussi trop douloureuse par les suites qu'elle a eues.

Je crois devoir à votre attachement la faible récompense de ne vous cacher aucun de mes sentiments, et de vous les laisser voir tels qu'ils sont. Je ne saurais vous avouer sans honte que la certitude de n'être plus aimée de vous comme je le suis me paraît un si horrible malheur, je doute même que je puisse me résoudre à m'exposer à ce malheur.

Vous êtes né avec toutes les dispositions pour la galanterie et toutes les qualités qui y sont propres à y donner des succès heureux. Par vanité ou par goût, toutes les femmes souhaitent de vous attacher, et mon expérience me ferait croire qu'il n'y en a point à qui vous ne puissiez plaire. Que n'ai-je commencé à vous connaître depuis que je suis libre, ou pourquoi ne vous ai-je pas connu devant que d'être engagée ? Pourquoi la destinée nous sépare-t-elle par un obstacle si invincible ? Je n'aurais d'autre parti à prendre que celui de la souffrance ; je ne sais même si j'oserais me plaindre.

Il faut que je demeure dans l'état où je suis, et dans les résolutions que j'ai prises de n'en sortir jamais. Je sais bien qu'il n'y a rien de plus difficile que ce que j'entreprends, je me défie de mes forces, au milieu de mes raisons, et les raisons de mon repos ont besoin d'être soutenues de celles de mon devoir. Je crois que je ne vaincrai jamais mes scrupules et je n'espère pas aussi de surmonter l'inclination que j'ai pour vous. Elle me rendra malheureuse, et je me priverai de votre vue, quelque violence qu'il m'en coûte.

Je vous conjure, par tout le pouvoir que j'ai sur vous, de ne chercher aucune occasion de me voir. Ayez cependant le plaisir de vous être fait aimer d'une personne qui n'aurait rien aimé, si elle ne vous avait jamais vu : croyez que les sentiments que j'ai pour vous seront éternels, et qu'ils subsisteront également, quoi que je fasse.

Adieu

Lorsque Mme de Clèves leva la plume du papier, le visage couvert de larmes, elle sembla hésiter quelques instants, puis elle arracha la page, la rangea dans une enveloppe qu'elle scella à la

cire à l'aide de son sceau, et la confia à une de ses femmes, lui donnant par ce fait la mission de faire parvenir cette lettre au Duc de Nemours.

Lucie

Avant dernier chapitre

Un matin pluvieux où le Prince de Clèves se rendait à Paris pour une affaire « de la plus haute importance », Monsieur de Nemours, lui, était sur le chemin menant à la Cour, suivi par un gentilhomme envoyé de Monsieur de Clèves. En effet, ce dernier, après avoir découvert les sentiments qu'éprouvait sa femme, se méfiait, et disait qu'il valait mieux surveiller les jeunes gens. C'est alors que le gentilhomme, qui était très capable d'une telle commission, s'en acquitta avec toute l'exactitude imaginable. Le duc avait souhaité maintes fois obtenir la certitude que la Princesse de Clèves l'aimait elle aussi, mais il n'y était hélas jamais parvenu.

Il arriva très rapidement devant le cabinet de la Reine qui lui avait donné rendez-vous à 7 heures, où il pourrait, d'après elle, voir la Princesse de Clèves qui le fascinait tant. Et, en effet, cette dernière se trouvait à table, buvant son café tout en riant des sottises que lui contait la Reine. Nemours observa la princesse assise en face et s'attarda plus longtemps qu'il ne l'eût fallu sur son visage. A la vue de la blancheur de son teint, il pensa qu'il n'était pas impossible qu'elle eût vu ce qu'il venait de faire, alors il reporta son regard sur la Reine qui l'introduit ensuite à leur conversation.

Le reste de la matinée passait, lorsque la Reine prétextait soudainement devoir se rendre chez le roi et laissa ainsi les deux jeunes gens ensemble. La jeune princesse, une fois la Reine assez éloignée du cabinet, s'écria : « Pardieu ! Ne me dites rien ! Nous ne pouvons guère nous retrouver seuls ! Vous le savez autant que moi, je suis mariée et si je vous choisissais vous ne seriez plus de ce monde ! ». En effet, monsieur de Clèves une fois averti que c'était le duc de Nemours que son épouse aimait secrètement, imposa un dilemme à sa femme : « Soit vous l'oubliez ou du moins vous veillez à toujours feindre de m'aimer, soit vous écoutez votre cœur et je le tuerai en duel », ce qui la mit dans une situation pour le moins délicate.

« Mais ce ne sont que des sottises, il essaie simplement de vous attirer à lui ! Il ne ferait rien qui puisse vous faire souffrir, il vous adore bien trop pour ça. » tenta d'expliquer le duc. « Hélas, qu'attendez-vous de moi ? Je ne peux faire ce que je souhaite ! Il faut de grands efforts et de grandes violences pour rester calme comme je le suis. Alors ayez pitié de moi je vous en supplie et partez... » sanglota la princesse, désespérée. Mais le duc était bien décidé à obtenir des aveux et décida donc d'avouer ses sentiments. « Eh bien, monsieur, lui répondit-elle en se jetant à ses genoux, puisque vous faites preuve d'une sincérité qui me touche, je vous avoue moi aussi, que vous m'avez inspiré des sentiments qui m'étaient inconnus avant que de vous avoir vu ; cependant il faut nous quitter. » Voyant combien celle qu'il aimait était troublée mais ferme, monsieur de Nemours repartit pensif, toujours suivi du gentilhomme qui n'avait rien raté de la conversation et qui s'en allait par un autre chemin. Le duc de Nemours était pris d'un sentiment que seule la passion peut donner.

Pendant ce temps, dans le cabinet de la Reine, Madame de Clèves voyant l'état dans lequel elle se trouvait et se posa sur le lit. Ses pensées divaguaient entre son mari et celui qu'elle portait dans son cœur : elle trouvait qu'elle trompait le mari qui méritait le moins d'être trompé ; et depuis tout ce temps elle n'avait pensé qu'à se défendre d'aimer Monsieur de Nemours et cela bien avant le dilemme qu'on lui avait imposé. Elle repensa aux mots choisis par le duc : « Écoutez, je vous aime et je suis prêt à prendre le risque de mourir pour vous, pour nous », et se mit à sourire un très court laps de temps avant de poser ses mains sur ses yeux et de murmurer : « Je ne les mérite guère, ni l'un ni l'autre. Je suis bien trop sotte d'avoir succombé à Monsieur de Nemours alors que j'ai le mari le plus aimant et gentil du monde. ».

Elle se mit à considérer les deux options de plus près, quand, une fois arrivée à celle de quitter son mari, elle fut étonnée de n'avoir point encore pensé combien il était peu vraisemblable qu'un homme comme Monsieur de Nemours fût capable d'un attachement sincère et durable. « En effet, ce dernier semble m'aimer très fort, mais même s'il était épargné par Monsieur de Clèves, il finirait par se lasser et reprendrait sa nature, songeait-elle, et je ne pourrais l'empêcher de partir s'il ne m'aime plus, car je ne connais que trop bien cette position du cœur. Quoi que je fasse, je serai malheureuse ! La mort m'attend... Ah que je suis vaincue ! Il faut m'arracher à la présence de Monsieur de Nemours, il faut

m'en aller à la campagne quelque bizarre que cela puisse paraître, car je sens le précipice à mes pieds et je ne pourrai bientôt plus l'éviter » finit-elle par dire avant de se rendre dans sa chambre.

Quelques heures plus tard, à Paris, le gentilhomme se rendit, comme prévu avec Monsieur de Clèves deux jours auparavant, devant un bâtiment où il attendit une heure. A la sortie de celui qui l'avait sollicité, le gentilhomme raconta que le duc et la princesse s'étaient retrouvés seuls dans le cabinet de la Reine, et que le duc en avait profité pour ouvrir son cœur à la princesse ; cependant le gentilhomme ne mentionna aucune réaction de la princesse, si bien que le duc finit par croire que c'était elle-même qui avait mené aux déclarations. Ainsi, le Prince de Clèves pensa le choix de sa femme réalisé et demanda une deuxième faveur au gentilhomme : ce dernier annoncera, le lendemain, au duc de Nemours, que son ennemi le provoquerait en duel le soir-même, et que celui qui en sortirait vainqueur obtiendrait le cœur de la princesse. Comme il commençait à faire nuit, les deux hommes prirent le chemin pour rentrer dans le cabinet privé du prince, non loin de là.

Le lendemain, au petit matin, comme convenu, le gentilhomme s'empressa de se rendre à la Cour pour y trouver le duc de Nemours. Ce dernier était encore en train de se préparer lorsque frappa à la porte le gentilhomme. « Monsieur est attendu en duel ce soir, 20 heures, face au prince de Clèves. » lui annonça sereinement le gentilhomme. Le duc, plus qu'étonné, voulut demander plus de précisions ; or, le gentilhomme était déjà reparti. Au vu de cette nouvelle, le duc prit soin d'éviter les membres de la Cour toute la journée, y compris la Princesse de Clèves qu'il ne souhaitait pas alerter. Sitôt que la nuit fut venue, monsieur de Nemours, sans avoir eu d'information sur le lieu de rencontre, alla jusqu'au jardin, quand soudain il entendit marcher et quoiqu'il fût obscur, il reconnut aisément la personne qui se tenait devant lui. « Ah vous êtes venu ! » dit d'un ton moqueur Monsieur de Clèves, une épée dans chaque main. « Vous ne voulez pas faire ça à votre femme, non ? Arrêtez de prétendre que vous êtes quelqu'un d'autre, je ne crois point à votre jeu. » rétorqua le duc. « Sachez que je tiens toujours mes promesses. » affirma Monsieur de Clèves en s'avançant un peu plus et en lançant habilement une épée au duc.

Le duel commença, et s'ensuivit alors un jeu d'épées pendant un long moment. Mais soudain, tandis que le prince de Clèves était prêt à enfoncer son épée dans le cœur du duc, ce fut la Princesse de Clèves qui apparut devant lui sans qu'il eut le temps de la voir. « Non !!!!! Non !!!!! Madame vous m'entendez ????? » accourut le duc de Nemours qui avait été poussé par la princesse pour recevoir le coup. Sur le sol gisait la princesse les yeux ouverts, l'épée enfoncée dans le cœur, la bouche entrouverte qui laissait transparaître la douleur qu'elle avait ressentie.

Maëlle

Dans un monde parallèle

Un couple fort étrange prit place à la cour. M. de Nemours, un jeune homme timide, sans antécédent et d'une banalité monotone : on ne pouvait trouver plus assommant que lui. Quant à sa femme, personne n'avait entendu parler d'elle jusqu'au jour où ils célébrèrent leur union.

Un soir de bal, la rencontre entre M. de Nemours et Madame de Clèves fut tumultueuse.

Le pauvre jeune homme découvrit pour la première fois les effets du coup de foudre. Lorsqu'il vit la princesse de Clèves, il resta si hébété qu'il devint anormalement rouge. Ses sentiments furent d'une telle force qu'il s'évanouit dans la salle de bal.

Il demeura un certain temps stupéfait de cette découverte ; les personnes de la cour, éhontées, commencèrent à s'éloigner de lui. Son image s'aggrava de plus en plus.

Depuis cette rencontre, M. de Nemours était tombé ainsi secrètement sous le charme de la princesse de Clèves, mais n'eut jamais le courage de lui avouer sincèrement ce qu'il avait sur le cœur. En effet, du fait de son mariage, il ne lui était pas permis de ressentir de tels sentiments. Il y avait par ailleurs à ce secret une autre impossibilité : ce gentilhomme s'était toujours senti proche de dieu, et voulait suivre son chemin : on ne pouvait trouver plus pieux que lui à la cour.

Des bruits couraient également sur cette jeune femme, Mme de Clèves, qu'on disait d'une perfection inégalée. Sa mère était en quête d'un mari pour elle. Mais, d'une malignité insoupçonnée, la princesse de Clèves menait une vie de débauchée, d'une discrétion cependant aberrante. Nul ne pouvait résister à son charme. Elle accumulait ainsi secrètement ses conquêtes.

Un jour qu'elle était lasse, elle trouva un subterfuge pour pallier son ennui : trouver un jeune homme difficile à séduire. Cette princesse pensa cependant qu'elle pourrait avoir des difficultés à trouver quelqu'un qui lui correspondrait tant elle avait écumé de long en large les hommes de la cour d'Henri Second.

Elle se remémora néanmoins l'évènement invraisemblable de Nemours : un homme qui s'était pâmé au beau milieu d'un bal à cause d'elle !

Comme à son accoutumé, Madame la Dauphine, la Reine, rassemblait de nombreux proches dans sa chambre afin de discuter. Ce jour-là, la Princesse de Clèves et M. de Nemours s'y aperçurent mais n'eurent point le loisir de se parler.

La Princesse de Clèves se mit alors à réfléchir à un stratagème pour conquérir monsieur de Nemours, et se présenta un soir chez lui, alors que le couple des Nemours n'était pas présent. Madame de Clèves attendit alors son arrivée en arpentant leurs appartements. Là, lui vint une idée : il y avait longtemps qu'elle souhaitait d'avoir le portrait de Monsieur de Nemours, pour pouvoir l'admirer quand elle le souhaiterait, et comme elle l'avait fait pour chacun de ses amants. Lorsqu'elle vit celui qui était à Madame de Nemours, elle ne put résister à l'envie de le dérober.

Monsieur de Nemours arriva enfin, et les deux épris se regardèrent ; Mme de Clèves, n'attendit point que le Gentilhomme parla le premier :

- Le sujet de toutes les conversations de la cour sont tournés vers vous, Monsieur, et se montrent étonnamment méprisables. Je suis venue à votre logis pour vous faire part de mon émerveillement à votre égard : vous êtes d'une intelligence, d'une amabilité et d'un physique dont nul gentilhomme ne pourrait se vanter. Je ne puis m'empêcher de vous admirer, vous éveillez en moi toutes sortes de sensations nouvelles. Sachez que si vous jugez sur les apparences, vous serez souvent trompé : ce qui paraît n'est souvent pas la vérité. Vous monsieur, en êtes le parfait exemple.

- Madame, j'ai eu la même observation : la Cour me pense étrange ; mais je suis d'une rareté inimaginable, sachez-le. L'occasion se présente également à moi pour vous avouer quelque chose d'inavouable, ma foi et mon intégrité en dépendent. Depuis notre première rencontre, Madame, je ressens pour votre personne des émotions que je voudrais pourtant éviter.
- Monsieur, je ne sais quoi dire à tout cela. Mais je vous en conjure, continuez.
- Eh bien ... Je... Je vous adore ... je vous hais... je vous admire.
- Je vous prie de vous arrêter si ce n'est que pour m'exposer ces sentiments grossiers, Monsieur.
- Pardonnez-moi, Madame, les mots me viennent difficilement. Je vous admire mais j'ai cependant bien de la honte à vous admirer.
- Arrêtez !
- Madame, il n'y a plus en moi ni de calme ni de raison. Tous ces sentiments que j'ai cités me hantent et se mêlent de sorte que ma raison en est ébranlée

La princesse de Clèves se lassa de cet homme avant même qu'elle eût pu le séduire. Point séducteur, il ne lui correspondait pas en tant qu'amant. Elle reposa son portrait quand elle revint chez les Nemours et alla à l'encontre d'un autre gentilhomme qui, sans le savoir, sera son futur époux : Monsieur de Clèves.

Monsieur de Nemours, après cette entrevue lui écrivit une lettre d'amour mais ne reçut jamais de réponse. Ravagé par cette passion non réciproque, il décida de se retirer seul dans sa maison de campagne à Coulommiers. Il ne voulut dès lors point de visite, y compris celles de sa propre femme. Lassé d'un état si malheureux et si incertain, il résolut d'essayer quelques voies qui éclairèrent sa destinée et décida ainsi de suivre son rêve de devenir religieux, oubliant ainsi l'existence de cette belle dame qui avait tant bouleversé sa vie.

Iris

Le Crin cesse à la Plèvre

Mme de Clèves avait ouï parler de ce prince à tout le monde, comme de ce qu'il y avait de pire et désagréable à la cour ; et surtout madame la dauphine le lui avait dépeint d'une sorte, et lui en avait parlé tant de fois, qu'elle aurait fait tout pour ne pas le rencontrer. Le jour de sa venue, elle se rangea derrière une des fenêtres, qui servaient de porte, espérant éviter le regard de M. de Nemours ; mais malgré tous ses efforts pour l'éviter, le destin a voulu que les chemins des deux se croisassent.

Elle se tourna et vit un homme qu'elle crut d'abord ne pouvoir être que M. de Nemours, qui passait par-dessus quelques sièges pour arriver où l'on dansait. Ce prince était fait d'une sorte qu'il était difficile de n'être pas surpris de le voir quand on ne l'avait jamais vu. Il était hideux, de mauvaise mine, atone, couard, cupide ; tous ces défauts étaient vifs et éclatants ; il n'y avait rien d'admirable chez lui ; c'était l'être le plus laid et le plus mal fait du monde.

Ce qui le mettait en-dessous des autres était un manque de valeur incomparable, et un esprit si privé de noblesse, dans son visage et dans ses actions, que l'on n'a jamais vu qu'à lui seul ; il avait une maussaderie qui déplaisait également aux hommes et aux femmes, une telle maladresse dans tous ses exercices, une manière de s'habiller qui était critiquée par tout le monde, et sa laideur n'aurait jamais pu être égalée, et enfin, un air dans toute sa personne, qui faisait qu'on ne pouvait regarder que lui dans tous les lieux où il paraissait. Il n'y avait aucune dame dans la cour, dont la gloire n'eût été blessée de le voir attaché à elle ; ces dernières pouvaient se vanter de lui avoir résisté.

Ce prince était une atrocité de la nature. Mme de Clèves fut tellement atterrée de son aspect disgracieux que, lorsqu'elle fut proche de lui, et qu'elle lui fit la révérence, elle ne put s'empêcher de donner des marques de son mépris. Elle fut étonnée de n'avoir point encore pensé combien il était peu vraisemblable qu'un homme comme monsieur de Nemours, qui avait toujours fait fuir même les femmes les plus compatissantes, eût trouvé un partenaire de danse. Ce fut à ce moment précis qu'elle se rendit compte que les yeux languissants et troubles de M. de Nemours s'étaient posés sur sa belle personne. C'est alors que, malgré la réticence et la répugnance que chaque partie de son corps ressentait pour lui, elle fut forcée de lui accorder cette danse.

Madame de Clèves n'était pas peu embarrassée. Sa façon de danser était si maladroite et sans grâce que quand ils commencèrent à danser, il s'éleva dans la salle un murmure de compassion pour la pauvre princesse qui devait en subir les effets. Pour Mme de Clèves cette danse était une des pires tortures qu'on pût jamais infliger à un être humain. Pendant qu'elle dansait, sa seule pensée était de trouver un moyen de s'échapper de cet endroit et surtout de lui. Il faut m'arracher de la présence de Monsieur de Nemours, pensait-elle, il faut que je m'en aille à la campagne, où je ne me risquerai pas à le revoir. Au bout d'un moment qui semblait interminable, Mme de Clèves ne pouvant plus supporter sa présence, n'eut d'autre choix que de poser délibérément son pied sur le sien. Après ce geste, cependant, elle vit le regard perplexe de M. de Nemours et fut forcée par sa gentillesse de lui parler.

- Si vous avez vu ce que j'ai osé faire, ayez la bonté, Monsieur, de me laisser croire que vous l'ignorez, je n'ose vous en demander davantage.

Et elle se retira après ces paroles, et n'attendit point sa réponse.

Amelie

La Princesse de Clèves 2.0 :

Le gentilhomme, qui était très capable d'une telle commission, s'en acquitta avec toute l'exactitude imaginable. Il suivit M. de Nemours jusqu'à un village, à une demi-lieue de Coulommiers, où ce prince s'arrêta, et le gentilhomme devina aisément que c'était pour y attendre la nuit. Il ne crut pas à propos de l'y attendre aussi, il passa le village et alla dans la forêt, à l'endroit par où il jugeait que M. de Nemours pouvait passer, il ne se trompa point dans tout ce qu'il avait pensé. Sitôt que la nuit fut venue, il entendit marcher, et quoiqu'il fût obscur, il reconnut aisément M. de Nemours. Il le vit marcher dans une direction qui lui parut fort aléatoire et approximative. Le gentilhomme s'étonna de la trajectoire que prit M. de Nemours, elle était opposée à celle du cabinet de campagne de Mme de Clèves. Peut-être que son maître s'était inquiété pour rien. Il commença à douter sérieusement des intentions du prince quand après plus d'une heure de marche, le duc s'arrêta, regarda autour de lui et déclara d'une voix emplie de désespoir : « Diantre je me suis égaré du sentier ».

Le gentilhomme se faisant espion resta un moment éberlué par l'échec du jeune prince. Il avait bien réfléchi à toutes les possibilités imaginables mais certainement pas à celle-ci. C'est alors qu'il pensa que le Duc l'avait repéré, il se mit alors à conjecturer sur les véritables objectifs de ce prince, et conclut qu'il avait tout planifié pour le semer et le perdre. Il se mit à réfléchir par quel moyen il avait pu se trahir. En vain. Non ce n'est pas possible il a tout bien fait, il a appliqué toutes les techniques de chasse pour ne pas se faire voir de la proie, il s'est même habillé de façon à se fondre dans le décor. Mais en même temps il ne pouvait croire à cette cuisante défaite. Ce jeune prince très en vue à la cour et qui était connu et reconnu pour ses exploits à la chasse et sa connaissance de la forêt, ne pouvait s'être perdu aussi aisément. Le gentilhomme se mit sur ses gardes et observa attentivement les prochaines actions du Duc afin de déterminer avec certitude quel était son but.

M. de Nemours tourna en rond toute la nuit suivi de près par son compagnon dissimulé. La nuit passa sans que le prince parvînt à retrouver son chemin. Ils errèrent seuls dans la forêt, longtemps. C'est seulement quand le soleil se leva qu'il aperçut au loin une habitation de pierre. « Le cabinet ! », souffla-t-il, soulagé. Son traqueur aussi fut soulagé : ils avaient marché toute la nuit sans trouver la moindre trace de chemin ni même d'un quelconque sentier. Il n'en pouvait plus. En revanche, le duc, lui, était plein d'énergie et galvanisé à l'idée de voir sa bien-aimée. Il se mit à courir, mais trébucha sur une racine et s'écroula de tout son poids sur le sol, il s'endormit, la tête dans la boue.

Le soleil était haut dans le ciel quand le duc de Nemours se réveilla, le gentilhomme qui lui aussi se reposait, ne le vit pas se relever et partir en direction du cabinet. M. de Nemours le dépassa et s'éloigna tranquillement comme si de rien n'était, le visage plein de boue. Il atteignit rapidement son objectif, reprenant son sang-froid, il décida d'attendre la nuit. Il retourna dans la forêt pour plus de discrétion. Il passa le temps à observer les oiseaux et s'imaginer la soirée à venir.

Le gentilhomme fut réveillé par une femme qui le secouait. Quand il ouvrit les yeux il ne put croire ce qu'il avait devant les yeux. La princesse de Clèves se tenait accroupie devant lui. Il comprit en un instant ce qu'il se passait. Il fallait trouver une solution pour se sortir de cette mauvaise passe. Il se releva et s'inclina profondément devant la dame, il bredouilla : « Que faites-vous à une telle heure en forêt, seule, Madame ?

- Je vous retourne la question, et puis c'est une heure tout-à-fait appropriée pour sortir. Certes le soleil est haut mais il est loin de faire nuit, je ne suis pas vraiment seule. Ma suite m'accompagne.

A ce moment il se passa deux choses dans l'esprit du gentilhomme. La première fut de réaliser qu'il ne faisait plus nuit mais bien jour, la seconde fut qu'il ne voyait plus où se trouvait le duc. D'un côté, heureusement, sinon cela signifierait que la princesse aurait remarqué sa présence, mais de l'autre il

avait failli à sa mission, et le duc pouvait être n'importe où. Il répondit dans la précipitation, et ne débita qu'un monceau de mots désordonnés. Il ne savait comment réagir et finit par inventer un mensonge mal tissé : « Heu... Oui et bien... J'ai eu accident de chasse... Mon cheval s'est cabré, je suis tombé... Je me suis perdu.

- Oui je me suis douté que ce devait être quelque chose du genre, mais il me semble que vous deviez être à Chambord avec mon mari et le roi.

- Eh bien c'est ce que je vous dis, Madame, je me suis perdu.

- Ah oui, en effet, vous vous êtes bien perdu...

- Ne vous dérangez pas, je rentrerai à pied.

- A Chambord !

- Oui, cela me servira de leçon.

- Voyons c'est ridicule ; restez à Coulommiers pour la nuit, nous vous accueillerons bien dans une de nos chambres.

- Non non je vous remercie, c'est particulièrement aimable de votre part, mais il me faut retourner auprès du roi le plus vite possible.

- Prenez donc un cheval, Chambord est à plus d'une lieue.

- Non, vous me voyez dans l'obligation de décliner humblement votre proposition. Je vous dis que je rentre à pied, Madame.

- Bon comme vous le souhaitez. Au revoir

- Au revoir, Madame.

Elle s'éloigna tranquillement et rejoignit le sentier. Le gentilhomme se retrouva seul dans la forêt plus ou moins soulagé, son mensonge allait-il tenir ? Il le savait, la princesse ne le croyait pas et allait très certainement en faire part à son mari. Il était sorti d'affaire, du moins jusqu'à sa prochaine rencontre avec le prince de Clèves. L'urgence maintenant était de retrouver le Duc sans se faire voir à nouveau de la princesse. Il devait redoubler de prudence et de rigueur.

Le gentilhomme chercha M. de Nemours longtemps, le soleil était déjà bas dans le ciel. Quand, en se reposant au bord d'un lac, il l'aperçut au loin en train de se baigner. Étrange habitude pour un homme de cette stature que de se baigner ainsi dans un lac. Il prit conscience que ces dernières heures les avait complètement coupés du monde aristocratique et que chaque action réalisée ne pouvait être jugée et observée que par eux-mêmes. Ce fut un sentiment d'apaisement et de liberté que ressentit le gentilhomme en voyant le Duc se livrer ainsi à une activité aussi peu digne de lui.

M. de Nemours sortit de l'eau et se sécha sous les ultimes lueurs de la journée. Quelle joie de pouvoir faire ce qu'il désirait au moment même où la pensée lui en traversait l'esprit et sans que personne ne puisse avoir à redire quoi que ce soit. Il était seul, sans personne à des lieux à la ronde. En réalité, il y avait bien une personne au monde qui se trouvait non loin de là...

Cette solitude rendit la présence lointaine de la Princesse d'autant plus agréable. Un sentiment de liberté et d'apaisement l'envahit d'une douceur chaude. Il se rhabilla pour la nuit à venir qu'il voyait déjà comme magnifique. Cette fois-ci, il prit des précautions et repéra en amont le chemin du cabinet. Le jeune homme attendit avec impatience l'arrivée de la nuit. La lune se montra rapidement, grande et ronde, toujours aussi belle, pensa-t-il. Puis, le moment venu de sortir de sa cachette, il marcha dans un mélange de précipitation et d'appréhension.

Sa place de pisteur retrouvé, le gentilhomme observa attentivement le Duc. Il le vit faire le tour du jardin, comme pour écouter s'il n'y entendrait personne et pour choisir le lieu par où il pourrait passer le plus aisément. Les palissades étaient fort hautes, et il y en avait encore derrière, pour empêcher qu'on ne pût entrer, en sorte qu'il était assez difficile de se faire passage. Le duc tenta de les franchir plusieurs fois. En vain. Les murs de pierre étaient particulièrement glissant car recouvert d'une bonne couche de mousse. Le jeune homme passa une bonne partie de la nuit à tenter d'escalader par différents endroits, mais il ne parvint à surmonter le premier rempart uniquement après deux heures de recherche pour trouver le bon emplacement. Seulement, pour accéder au cabinet, il ne faut pas passer

un mais bien trois murs. La tâche se révéla bien plus ardue que le duc avait pu se l'imaginer. La deuxième palissade fut bien plus facile à escalader car semble-t-il plus vieille et donc moins entretenue avec nombre de prises faciles. Il la surmonta au bout de quelque temps tout de même car particulièrement haute. Une fois arrivé au sommet le duc fut pris d'un vertige incontrôlable. Le gentilhomme qui l'observait toujours depuis la forêt le vit assis au sommet de son mur, peu en confiance. L'étape de la désescalade semblait poser problème au Duc de Nemours. C'est alors qu'il fit quelque chose d'impensable. Il se leva, se mit debout sur le bord de précipice et tenta de sauter pour s'agripper à l'autre rempart d'en face. « Mais il est fou ! », souffla-t-il de consternation. « Il n'a plus toute sa tête ! ». L'homme plia ses genoux, balança ses bras et d'un geste plus ou moins maîtrisé sauta. Il resta en l'air assez longtemps pour regretter sa décision. Contre toute attente il atterrit au sommet dans un bruit sec, qui laissa penser au gentilhomme que le Duc s'était blessé violemment. Soudain le mur vacilla et ne sembla plus aussi stable qu'il n'y paraissait ; après quelques secondes d'équilibre le mur se pencha étrangement vers le cabinet et s'effondra sous le poids de M. de Nemours. La princesse de Clèves fut tirée de son sommeil par le bruit assourdissant. C'est comme si la terre s'était affaissée d'un seul coup. Elle se vêtit en tout et pour tout d'un simple chemisier blanc. Elle ne prit même pas la peine de prendre des souliers et sortit ainsi. Le duc souffrait atrocement, il avait chuté de très haut et s'était très probablement brisé de nombreux os. Sa tête tournait, il y avait du bruit autour de lui, il ne distinguait rien, tout était flou et embué de poussière. Sa jambe le lançait d'une douleur si vive qu'il aurait préféré qu'on la lui coupe. C'est alors que dans ses ténèbres de douleurs et d'obscurité jaillit un ange à la chevelure blonde qui ondulait au vent et marchait d'une grâce qu'une déesse ne saurait reproduire. Cette divinité d'une beauté qui rendrait jalouse Aphrodite s'approcha de lui dans un halo de lumière. Elle était vêtue d'un simple chandail blanc qui se laissait allègrement porter par le vent. Le duc la vit s'approcher de lui et le toucher. Il s'évanouit alors.

A vous d'imaginer la suite !
Que se passe-t-il ? la réponse appartient à chacun, il suffit de l'imaginer !

Baptiste

Le Crin cesse à la Plèvre

La magnificence et la galanterie n'ont jamais paru dans la cour de Valois avec tant d'éclat que ce soir-là. Madame de Clèves, représentant aisément la prodigalité de cette cour, passa tout le jour chez elle à se parer pour se trouver le soir au bal et au festin royal qui se faisait au Louvre. Lorsqu'elle arriva, tous les yeux se posèrent sur elle. L'on admira sa beauté autant qu'on l'envia. Sa robe, semblable à la blancheur de son teint, fut le sujet de nombreuses conversations, mais ce qui suscita encore plus d'engouement et d'admiration, fut sa parure d'or et de diamants. Les femmes autour avaient bien des bijoux mais, rien d'aussi beau. C'était la première fois que la cour s'attardait plus sur le bijou de la princesse que sur elle-même ; pourtant, ce n'était nullement la première fois qu'elle en portait de si jolis mais celui-ci se démarquait des autres. Alors que les diamants autour du cou de la princesse étaient le sujet dominant du bal, Monsieur de Nemours, entra dans la salle. Ce prince était fait d'une sorte qu'il était difficile de n'être pas surpris de le voir, quand on ne l'avait jamais vu ; surtout ce soir-là, où le soin qu'il avait pris de se parer augmentait encore l'air brillant qui était dans sa personne. A son tour, Monsieur de Nemours posa ses yeux sur madame de Clèves, ainsi que sur l'objet qu'elle portait à son cou. Lorsqu'il fut proche d'elle il ne put s'empêcher de l'inviter à danser, ce qu'elle accepta. C'est alors que le roi et les reines se souvinrent qu'ils ne s'étaient jamais vus, et trouvèrent quelque chose de singulier de les voir danser sans se connaître. Mais les deux personnages étaient tellement éblouis l'un de l'autre, qu'ils ne remarquèrent pas qu'une multitude d'yeux curieux se posaient sur eux.

Madame de Clèves se noyait dans le regard profond du duc de Nemours, qui se perdait à son tour dans ses beaux yeux bleus. Une connexion entre leurs âmes se créait, laissant place à la naissance d'une possible passion entre eux, sans qu'ils ne s'en rendissent compte. Cet échange de regards dura un long instant, jusqu'à ce que madame de Clèves n'osât plus avoir les yeux attachés sur lui, craignant de laisser trop voir le plaisir qu'elle avait à le regarder. Elle se sentit honteuse d'être abandonnée à elle-même, à être si peu maîtresse de ses sentiments. Monsieur de Nemours remarqua rapidement ce soudain changement. C'est alors qu'il lui parla véritablement pour la première fois : « Madame ! Que vous arrive-t-il ? Vos joues deviennent rouges, votre teint plus pale qu'à l'accoutumée... » En même temps que ces mots, une odeur nauséabonde sortit de la bouche du duc, ce que la princesse ne put éviter de remarquer. Elle ne parvint d'ailleurs pas à écouter ce qu'il lui disait, bien trop focalisée sur l'haleine de cet homme. L'embryon de passion qui commençait à les unir disparut aussi tôt. La princesse voulut s'échapper au plus vite de cette odeur qui allait jusqu'à son âme. A ce moment précis, elle aurait bien désiré couper son nez et ne jamais le récupérer.

Elle prétextait alors un soudaine migraine et décida de s'échapper de cette danse, tentant de fuir l'arôme monstrueux qu'elle sentait malgré elle. Le duc, ne comprenant pas que ce mal de tête n'était qu'un prétexte, lui proposa de la raccompagner, ce qu'elle refusa. Sous les yeux surpris de la cour, la princesse s'en alla d'un pas délicat mais rapide. Cependant, sa course était si pressée que, lorsqu'elle descendit les quelques marches séparant le Louvre de son coche, sa parure s'échappa de son cou. Le duc de Nemours, partagé entre la joie du plaisir qu'elle lui avait fait en acceptant une danse et la frustration qu'elle s'en soit échappée, tenta de l'a rattraper, en vain. Cependant, il trouva au sol la parure qu'elle avait fait tomber. Surpris, il l'emmena auprès des reines qui, l'admirant dans un premier instant, se rendirent rapidement compte que c'était une fausse. C'est alors que toute la cour, dont monsieur de Nemours, se mirent à chercher la princesse avec colère et déception. Ils avaient l'impression d'avoir été trompés. La rumeur de la fausseté de cette parure atteint vite les oreilles de Madame de Chartres, la mère de la princesse de Clèves. C'est alors qu'elle s'exclama : « Si vous jugez sur les apparences en ce lieu, vous serez souvent trompés : ce qui paraît n'est presque jamais la vérité. » Cette tromperie effaça aussitôt la passion que le duc ressentait pour la princesse, Madame de Clèves lui paraissait d'un si bas prix qu'il se promit de la tuer si il la retrouvait. Pendant que toute la cour était à sa recherche, la princesse rejoignit rapidement son mari, ne se doutant pas que tout le monde

avait découvert que sa parure était fautive. Quand monsieur de Clèves fut revenu, elle lui dit qu'elle voulait aller à la campagne, qu'elle se trouvait mal et qu'elle avait besoin de prendre l'air. Monsieur de Clèves se moqua d'abord de la proposition de ce voyage, puis finit par accepter, il était si prudemment amoureux d'elle, qu'il était prêt à tout accepter. Ainsi, les deux époux s'enfuirent de la cour pendant la nuit, sans qu'aucun regard indiscret ne les aperçoive. Mademoiselle de Clèves fut soulagée d'avoir réussi à s'échapper de cette halitose qui l'aurait conduite à la folie si elle y avait été exposée ne serait-ce qu'une seule fois de plus. Dans la cour, on ne revit jamais le couple de Clèves, la princesse laissa des exemples d'immoralité inimitables.

Norah

Il y avait longtemps que monsieur de Nemours souhaitait d'avoir le portrait de madame de Clèves. Lorsqu'il vit celui qui était à monsieur de Clèves, il ne put résister à l'envie de le dérober à un mari qu'il croyait tendrement aimé, et il pensa qu'il méritait un portrait autant que monsieur de Clèves. « Il pourrait en posséder tellement qu'il ne remarquerait même pas qu'il lui en manque un ! » se dit-il, et il partit à la chasse du portrait. M. de Nemours était devenu si obsédé par le portrait qu'il jeta tout son honneur et se laissa tomber gracieusement sur le sol de la pièce où il était entré par la fenêtre ouverte. Il se leva prudemment et il regarda autour de lui, mais ne vit personne. Des conditions idéales pour réaliser le vol du portrait de ses rêves. Il eut de la chance. Il s'approcha lentement de la table où devait se trouver le portrait. Sans regarder ce qu'il prenait, il mit le portrait dans son sac. Il savait qu'il avait enfin obtenu ce qu'il avait tellement voulu. Et il pensa avoir réussi sans être repéré. Heureux et avec le portrait dans son sac il sauta alors par la fenêtre. Mais il ne savait pas que la princesse de Clèves l'avait vu par la fente de la porte.

Elle n'était pas en colère, au contraire. « Quelle romance ! Il est passé par la fenêtre pour entrer dans ma chambre et prendre un de mes objets, qui lui fera toujours penser à moi. C'est clair ! Il m'aime autant que moi je l'aime et mon amour est réciproque. Je le sais enfin ! » pensa-t-elle. Elle courut joyeusement vers la table pour voir ce que son amant avait pris comme souvenir. Mais quand elle le découvrit, sa joie diminua. La seule chose qui manquait sur son bureau était un portrait de son mari, monsieur de Clèves. Elle était dévastée. « Donc il aime mon mari ? Ce n'est pas moi que monsieur de Nemours aime ? Je ne vais pas seulement perdre mon amant, je vais perdre mon mari aussi et les deux en même temps ? » Se dit-elle à elle-même, commençant à pleurer.

Soudain, monsieur de Nemours fit à nouveau irruption dans la pièce, même s'il savait qu'il était surveillé par la princesse. Il remit le portrait, qu'il pensait appartenir à la princesse de Clèves mais qui était en fait celui de monsieur de Clèves, sur la table et il le remplaça alors par un portrait qui se trouvait sur un tabouret près du lit, sur lequel la princesse était en effet déjà peinte, puis il s'approcha de la princesse et lui chuchota : « Si vous avez vu ce que j'ai osé faire, ayez la bonté, Madame, d'oublier l'erreur que j'ai fait de prendre le portrait de votre mari. Je ne peux vous dire à quel point j'ai pris peur quand j'ai vu son visage au lieu du vôtre, si beau. »

Et il sauta encore par la fenêtre dans le jardin pour rentrer chez lui, et n'attendit point sa réponse.

Veronika

Le Duc se rend de plus en plus compte qu'il ressent moins d'attrance pour la femme que pour l'homme. La légende raconte que la princesse de Clèves serait si belle, qu'elle aurait le pouvoir de transformer un maudit gay, en bon homme aimant la femme qu'est la princesse. Après avoir entendu cela, le Duc de Nemours, l'homme le plus sollicité de la cour, se donne pour but de réapprendre à aimer la femme, et seule la princesse peut l'aider dans sa quête

Le prince de Clèves eut envie de partir en même temps que M. de Nemours et de venir lui-même, caché, découvrir quel succès aurait son voyage. Mais, craignant que son départ ne parût extraordinaire, et que M. de Nemours, en étant averti, ne prît d'autres mesures, il résolut de se fier à un gentilhomme qui était à lui, dont il connaissait la fidélité et l'esprit. Il lui conta dans quel embarras il se trouvait. Il lui dit qu'elle avait été jusqu'alors la vertu de Mme de Clèves et lui ordonna de partir sur les pas de M. de Nemours, de l'observer exactement, de voir s'il n'irait point à Coulommiers et s'il n'entrerait point la nuit dans le jardin.

Le gentilhomme, qui était très capable d'une telle commission, s'en acquitta avec toute l'exactitude imaginable. Il suivit M. de Nemours jusqu'à un village, à une demi-lieue de Coulommiers, où il s'arrêta, afin de se reposer pour y attendre le crépuscule avant de commencer son périple. Le duc, toujours avec l'idée en tête de se convaincre qu'il aime les femmes, décide après une longue heure de sieste dans une petite prairie longeant le village, qu'il faut continuer à stimuler son attrait envers le corps de la femme. Cette idée d'aller dans un cabaret pour y rencontrer des dames lui rendit un sourire éblouissant. L'espion du prince ressentit un soulagement lorsqu'il tira la conclusion que le Duc ne se rendait non chez la princesse mais bien dans un simple cabaret pour s'y gâter. Cette vision du Duc le soulagea d'autant plus quand il se rendit compte qu'il n'aurait pas à subir le courroux de son prince furieux d'apprendre que l'homme de la cour royal serait attiré par la femme du prince de Clèves.

La nuit fut rapide pour le gentilhomme qui s'en le faire exprès s'endormit dans une taverne non loin du cabaret. Lorsqu'il sortit avec une certaine précipitation, au bout d'une vingtaine de minutes très longues, à courir de toute allure pour retrouver son gibier, il le vit assis, en compagnie de deux magnifiques demoiselles qui n'avaient pas plus d'une vingtaine d'années. Le duc avait finalement pris la décision de voyager de jour car il ne faisait pas confiance à ses yeux durant la nuit. L'espion du Prince se rappela l'aventure du jour précédent et ce nouvel événement ne put que le rassurer encore plus. Il put distinguer, même de loin, une étrange expression sur la face du Duc. De son côté, le héros entouré des deux femmes, malgré les événements de la soirée passée et de sa compagnie actuelle, ne ressentit aucune attrance. Mr de Nemours était de plus en plus convaincu que seule la princesse pourrait le désenchanter de son mauvais sort. Il se mit finalement en route, ce qui fut un bon prétexte pour échapper aux deux demoiselles.

Le serviteur du prince le suivit tout en gardant une distance d'environ cinquante mètres pour ne prendre aucun risque, le Duc s'arrêta après plus de quatre heures de marche. Il avait fait les trois-quarts du périple mais il décida de poser l'ancre afin de se baigner dans un ruisseau, après s'être déshabillé, en rentrant dans l'eau ni trop froide pour en sortir de suite ni trop sale pour ne pas pouvoir se nettoyer. Il aperçut au loin une jeune femme callipyge dont les courbes de son corps hypnotiseraient même un homme marié. L'espion ne put échapper à son charme et en oublia même l'existence du Duc. Il remercia intérieurement le prince de lui avoir donné cette mission qui se passait pour l'instant à la perfection. Au contraire, le duc, qui essayait d'observer au mieux s'il pouvait, n'y arrivait pas, et cela l'enrageait. Il sortit de l'eau, se rhabilla en vitesse puis s'en alla. D'un regard pressé, en enfilant son veston, il aperçut l'espion assis dans des herbes plus loin, mais étant suffisamment énervé, il n'y prêta aucune attention.

Durant son voyage, le Duc n'oubliait pas de songer à sa situation, sa probable différence lui faisait peur, beaucoup d'énigmes lui venaient à l'esprit, Est-il possible que l'amour m'ait si absolument ôté la raison et la hardiesse, et qu'il m'ait rendu si différent de ce que j'ai été dans les autres passions de ma vie ? Sans trop s'en rendre compte il finit par arriver devant les jardins de la princesse. De son côté, l'agent de renseignement n'en crut pas ses yeux lorsqu'il vit effectivement Mr de Nemours faire le tour du jardin afin de voir s'il n'y avait personne aux alentours pendant que la nuit tombait. Les palissades étaient fort hautes, et il y en avait encore derrière, pour empêcher qu'on ne pût entrer ; en sorte qu'il était assez difficile de se faire passage.

M. de Nemours en vint à bout néanmoins ; sitôt qu'il fut dans ce jardin, il n'eut pas de peine à démêler où était Mme de Clèves. Il vit beaucoup de lumières dans le cabinet ; toutes les fenêtres en étaient ouvertes et, en se glissant le long des palissades, il s'en approcha avec un trouble et une émotion qu'il n'est pas aisé de se représenter. Un mélange d'excitation et de d'angoisse. Il se rangea derrière une des fenêtres, qui servaient de portes, pour voir ce que faisait Mme de Clèves. Il vit qu'elle était seule ; mais il la vit d'une si admirable beauté... Rien de beau ne saurait décrire la magnificence de la dame sans lui porter défaut, Mr de Nemours ne l'avait jamais vu si belle. Il faisait chaud, et elle n'avait rien, sur sa tête et sur sa gorge, que ses cheveux confusément rattachés. Elle était sur un lit de repos, avec une table devant elle, où il y avait plusieurs corbeilles pleines de rubans ; elle en choisit quelques-uns, et M. de Nemours remarqua que c'étaient des mêmes couleurs qu'il avait portées au tournoi. Tout était parfait, rien ne pouvait concurrencer la princesse. Mr de Nemours sourit et, dans un élan de folie, sortit de sa cachette et lança à la princesse.

- Merci !

La princesse surprise et confuse laissa s'échapper un cri aigu qui faillit briser une des vitres derrière lesquelles se trouvait le Duc quelques instants plus tôt. Le duc ne souriait pas d'être tombé sous le charme de la princesse, et il voulait la remercier de lui avoir apporté une réponse claire. Le duc peut maintenant avancer tranquille, il est gay et plus rien ne pourra le changer, il l'accepte. Il expliqua à la princesse tout son périple et celle-ci au bout d'un certain temps, finit par le comprendre. Elle lui expliqua qu'un de ses serviteurs avait entendu un discussion entre le prince et un de ses sbire qu'il aurait envoyé pour le suivre. Elle lui ordonna de partir de l'endroit immédiatement par précaution et le duc acquiesça. En sortant du jardin, l'espion fou de rage sachant que son maître lui ferait couper la tête à son retour, lança au duc.

- Comment osez-vous ! Ne comprenez-vous donc pas que c'est ma vie que vous ôtez en escaladant cette palissade. Vous ne pensez qu'à satisfaire vos pulsions en vous rendant chez la princesse, toutes les demoiselles de la cour sont à vos pieds mais au grand malheur, non, vous choisissez comme proie la femme de mon maître. Diantre, mais à quel point êtes-vous fou Mr de Nemours ?

Le sourire au coin des lèvres le duc lui répondit d'un air neutre et serein.

- Si vous jugez sur les apparences, vous serez souvent trompé : ce qui paraît n'est presque jamais la vérité.

Paco

Au diable la vertu

Alors que la Princesse de Clèves était dans son pavillon, à Coulommiers, où elle tente de se réfugier loin de la cour qui jacasse à propos du fait qu'une femme, en l'occurrence elle, avouât à son mari qu'elle en aimait un autre, Madame la dauphine, croyant qu'elle manquait de compagnie se joint à elle, et, dehors, le duc de Nemours, discrètement suivi par un émissaire du Prince de Clèves, les épie.

Madame la dauphine était assise sur le lit, et parlait bas à madame de Clèves, qui était debout devant elle. Il était tard, la lune rayonnait déjà de sa pâle clarté dans le ciel céruléen et se déposait dans la pièce en un halo, reflétant la lassitude de la princesse.

Madame de Clèves n'était pas peu embarrassée. La raison voulait qu'elle laissât madame la dauphine continuer à lui parler de cette mystérieuse femme dont elle avait ouï dire qu'elle avait révélé à son époux qu'elle était éprise d'un autre homme et à ne cesser de lui poser des questions à ce propos, mais ce serait risquer de révéler la vérité et surtout continuer d'être ennuyée par celle-ci.

Madame de Clèves aperçut, par un des rideaux qui n'était qu'à demi fermé, monsieur de Nemours, derrière un buisson, feignant ne pas avoir été repéré en se disant que si elle l'a vu, elle pensera certainement que c'est son esprit qui lui montre ce qu'elle désire le plus. Elle ne jugea pas nécessaire d'en informer son interlocutrice, pensant que c'était pour cette dernière qu'il était venu, et elle ne prêta plus aucune attention à la reine dauphine qui continuait à s'exalter à propos des nouvelles les plus croustillantes de la cour. La princesse se demandait quel était le meilleur moyen d'échapper à la conversation et de congédier son « invitée », et elle était si préoccupée par ses pensées que madame la dauphine remarqua qu'elle ne l'écoutait pas, et lui demanda tout haut ce qu'elle regardait. Monsieur de Nemours se baissa à ces paroles, craignant d'être aperçu par cette dernière.

Madame de Clèves profita de cette occasion pour lui dire que la fatigue la gagnait et qu'elle devrait aller dormir, car si elle restait éveillée, elle risquait de défaillir ; mais elle n'en pensait pas un mot. A ces mots madame la dauphine lui demanda si elle était sûre de vouloir succomber à la fatigue, et la princesse, agacée de cette question déclama : « qu'en veux-je faire ? Veux-je la souffrir ? Veux-je y répondre ? Veux-je m'engager dans un profond sommeil ? Veux-je vous manquer ? Veux-je me manquer à moi-même ? Et veux-je enfin m'exposer aux cruels repentirs et aux mortelles douleurs que sont celles de vous abandonner ce soir, et de m'abandonner au bras de Morphée ? Je suis vaincue et surmontée par une inclination qui m'entraîne malgré moi. Je suis fatiguée, la nuit me submerge, je suis au bord du précipice et je fais de grands efforts et subis de grandes violences pour ne pas faire un pas en avant. » Madame la Dauphine, silencieuse depuis bien trop longtemps, se leva et remercia son amie pour l'invitation, avant de récupérer son manteau de laine et de la saluer une dernière fois, de pousser la porte, et de s'éloigner dans son carrosse. Enfin, la princesse était seule. Elle pensa que le Duc de Nemours avait suivi son amie, et repensa au chemin qu'il avait dû parcourir et aux obstacles rencontrés ; les palissades sont fort hautes, et il y en a encore derrière, pour empêcher qu'on ne puisse entrer, en sorte qu'il est assez difficile de se faire passage.

Elle regarda par la fenêtre mais ne le vit point ; pourtant il était là, caché, la visant du regard, dans un chêne feuillu, assez près du cabinet pour entendre et voir ce qu'il s'y passait. Il vit qu'elle était seule, mais il la vit d'une si admirable beauté, qu'à peine fut-il maître du transport que lui donna cette vue. Il faisait chaud, et elle n'avait rien sur sa tête et sur sa gorge que ses cheveux confusément rattachés. Elle était sur un lit de repos, avec une table devant elle, où il y avait plusieurs corbeilles pleines de rubans, elle en choisit quelques-uns, et M. de Nemours remarqua que c'étaient des mêmes couleurs qu'il avait portées au tournoi, et par ailleurs les couleurs de la maison de feu Madame de Chartres. Elle les tressait dans ses cheveux avec une élégance qui lui est propre. Après qu'elle eut achevé son ouvrage avec une grâce et une douceur que répandaient sur son visage les sentiments qu'elle avait

dans le cœur, elle prit un flambeau et s'en alla, proche d'une grande table, vis-à-vis du tableau du siège de Metz, où était posé un petit cadre qu'il crût être son portrait. Flatté de cette attention qu'il considérait tout de même légitime, il décida de s'approcher de la fenêtre pour la voir encore mieux. Il sauta de l'arbre, et eut seulement le temps d'apercevoir son visage et celui de la jeune femme dans le petit cadre, car un énorme bruit se fit entendre à sa réception. Il s'enfuit alors et la Princesse comprit alors qu'il l'observait depuis tout ce temps. Elle posa le miroir qu'elle avait entre les mains et se dirigea vers la fenêtre pour fermer les rideaux.

Karolina

Il faisait nuit noire depuis maintenant trois heures. La princesse, migraineuse, avait décidé de se coucher plus tôt que d'habitude. Malheureusement, elle tournait dans son lit, n'arrivant pas à trouver le sommeil.

Elle se leva, pris le pichet posé à droite de sa tête de lit et se servit un verre d'eau quand, à la lueur de la bougie, elle remarqua un bout de papier dépassant de son tiroir. Elle s'approcha, et tira d'un coup sec sur le morceau, découvrant ainsi une lettre à son nom. Qui avait pu cacher cette lettre dans le tiroir de sa chambre à coucher ?

Elle ouvrit la lettre, qui n'était pas signée, et lut ces mots :

« Très chère madame,

Veillez pardonner cette indécatesse. Je suis honteux d'oser franchir la barrière de votre intimité, mais je brûle de vous avouer les tourments dans lesquels je me trouve. Je me suis arrangé avec votre servante pour qu'elle vous donne cette lettre à votre réveil. Libre à vous de la brûler ensuite.

Ainsi, lorsque vous lirez ces mots, je serai parti avec ma garnison sur le front, en Flandres, pour servir mon pays.

Je vous aime, de tout mon cœur, de toute mon âme. Est-il possible que l'amour m'ait si absolument ôté la raison et la hardiesse, et qu'il m'ait rendu si différent de ce que j'ai été dans les autres passions de ma vie ? Moi qui ai toujours conduit mes liaisons avec une main de fer, sans pitié lorsque je me lassai de mon amante, pourquoi m'avez-vous rendu si lâche ? Je suis au comble du désespoir et je vous ai supplié de m'épouser, moi que vous avez rejeté. Je ne vous en ai aimé que davantage. Je vous adore mais je vous hais, vous qui avez réduit en miettes mon cœur. Je ne peux vous oublier sans partir loin. Le souvenir de votre doux visage m'accompagnera jusqu'à mon dernier souffle.

Adieu. »

La princesse, les yeux noyés de larmes, savait qui était celui qui avait écrit cette lettre. Elle la tenait avec une main tremblante, ses pensées étaient si confuses qu'elle n'en avait aucune distincte et qu'elle se trouvait dans une sorte de douleur insupportable, qu'elle ne connaissait point et qu'elle n'avait jamais sentie. Était-ce un signe de Dieu de l'avoir trouvée avant le petit matin ? Dieu lui demandait-il d'écouter son cœur et de faire ce qui lui semblait juste ?

La princesse resta éveillée tout le restant de la nuit. Plus elle y réfléchissait, et plus elle était déterminée à envoyer au diable toutes les conventions. Elle allait le rejoindre. Quand l'aube pointa, elle fit teinter la sonnette, réveillant sa servante. Elle lui ordonna de l'aider à s'habiller, et de demander au cocher d'atteler son fiacre. Elle pria pendant le trajet pour qu'il ne soit pas trop tard. Lorsqu'elle arriva devant sa demeure, le duc de Nemours s'appêtait à monter dans son fiacre. Surpris de la voir, il l'aida néanmoins à descendre, et l'introduisit dans sa maison, les abritant ainsi des regards curieux.

« Vous, ici ? Mais pourquoi ? » demanda le duc de Nemours, dont la voix tremblait.

« Je suis venue aussi vite que j'ai pu, cher duc, poursuivit-elle, ne partez pas s'il vous plaît. J'ai à vous parler. »

Elle reprit : « J'ai trouvé votre lettre. Je n'ai pu fermer l'œil de la nuit, angoissée à l'idée que vous partiez avant que je vous dise ce que moi aussi j'ai sur le cœur. Les paroles les plus obscures d'un homme qui plaît donnent plus d'agitation que ces déclarations ouvertes d'un homme qui ne plaît pas. Car oui, monsieur, je vous aime, de toute mon âme même. »

Le Duc de Nemours lui prit les mains, ému.

« Alors épousez-moi ! Promettez-moi de m'épouser, et je ne partirai pas ! »

La princesse secoua la tête.

« C'est impossible. J'avoue, répondit-elle, que les passions peuvent me conduire mais elles ne sauraient m'aveugler. Ma raison me dicte de ne pas vous épouser. J'ai juré fidélité à un homme qui est mort par notre faute ! »

Le duc lui lâcha les mains.

« Alors laissez-moi partir, ne me retenez pas. Je ne peux pas vivre dans un monde où vous n'êtes pas mienne. J'ai écrit cette lettre pour m'éviter égoïstement de vous entendre me refuser votre main. Il est l'heure pour moi de partir. Adieu, soyez heureuse. »

La princesse le regarda partir. Quelque chose s'était brisé en elle.

Elsa C.

Il y avait longtemps que monsieur de Nemours souhaitait d'avoir le portrait de madame de Clèves. Lorsqu'il vit celui qui était au côté du portrait de monsieur de Clèves, il ne put résister à l'envie de le dérober à un mari qu'il croyait tendrement aimé ; et il pensa que, parmi tant de personnes qui étaient dans ce même lieu, il ne serait pas soupçonné plutôt qu'un autre.

Madame la dauphine était assise sur le lit, et parlait bas à madame de Clèves, qui était debout devant elle. Madame de Clèves aperçut, par un des rideaux qui n'était qu'à demi fermé, monsieur de Nemours, le dos contre la table, qui était au pied du lit, et elle vit que, sans tourner la tête, il prenait adroitement quelque chose sur cette table. Elle n'eut pas de peine à deviner que c'était le portrait de son mari, et elle en fut si troublée, que madame la dauphine remarqua qu'elle ne l'écoutait pas, et lui demanda tout haut ce qu'elle regardait. Monsieur de Nemours se tourna à ces paroles ; il rencontra les yeux de madame de Clèves, qui étaient encore attachés sur lui, et il pensa qu'il n'était pas impossible qu'elle eût vu ce qu'il venait de faire. Mais il n'était pas conscient que le tableau qu'il venait de dérober n'était pas celui de sa dulcinée mais en réalité celui du Prince de Clèves.

Madame de Clèves n'était pas peu embarrassée. La raison voulait qu'elle demandât le portrait de son mari ; mais en le demandant publiquement, c'était apprendre à tout le monde les sentiments que ce prince avait pour elle malgré qu'il se fût trompé de portrait ; et en le lui demandant en particulier, c'était quasi l'engager à lui parler des raisons de son vol. Enfin elle jugea qu'il valait mieux le lui laisser, qu'il le remettrait à sa place dès l'instant où il comprendrait et verrait son erreur. Elle fut bien aise de lui accorder une faveur qu'elle lui pouvait faire, sans qu'il sût même qu'elle la lui faisait. Monsieur de Nemours, qui remarquait son embarras, et qui en devinait quasi la cause s'approcha d'elle, et lui dit tout bas : « Si vous avez vu ce que j'ai osé faire, ayez la bonté, Madame, de me laisser croire que vous l'ignorez, je n'ose vous en demander davantage. »

La situation dans laquelle se trouve la Princesse est en partie divertissante, elle avait elle et elle seule l'information suivante : le duc se croit en possession de son portrait et découvrira bien tard ce qu'il en est ; cette nouvelle arrivera aux oreilles de la cour bien avant qu'il le découvre promettant ainsi de nouvelles situations des plus comiques pour la princesse mais des plus gênantes pour le duc et son mari. Une fois de plus, la Princesse de Clèves était bousculée entre raison et divertissement enfantin lui rappelant ainsi ses pauvres seize ans.

La nouvelle arriva en effet très à la cour et en particulier à la reine qui se réjouit de nouveaux commérages distrayant l'ennui mortel du trône. N'ayant rien révélé à personne, ce qui promettait un moment des plus inhabituels arriva, toute la gent féminine fut convoquée dans la salle du trône, et la princesse elle-même. Toutes furent interrogées sur leur pseudo-culpabilité. Aucune ne fut en capacité de se révéler. Au grand amusement de la Princesse, ce fut le duc de Nemours qui blanchit au fur et à mesure que chaque dame s'innocenta par sa localisation à l'heure du vol. Monsieur de Nemours s'inventa un quelconque rendez-vous chez le palefrenier pour s'absenter quand ce fut le tour de l'avant dernière dame. Soudain un éclat de rire cristallin se fit entendre sans savoir réellement de qui et d'où il venait.

Le vol du tableau resta donc un grand mystère aux yeux de toute la cour, il était en effet réapparu le matin suivant sans que l'on sût jamais qui en fut le responsable. On aurait juste entendu au petit matin ce même rire accompagnant les bruits de bottes qui frôlèrent les portes des chambres de nombreux couples, ne laissant comme seul indice ce qui paraissait du crottin de cheval.

Salomé

La rancœur de M. de Nemours pour Mme de Clèves fut d'abord si violente qu'elle lui ôta le goût et même le souvenir de toutes les personnes qu'il avait aimées et avec qui il avait conservé des commerces pendant son absence. Il ne prit pas seulement le soin de chercher des prétextes pour les éviter : il ne put se donner la patience d'écouter leurs plaintes et de répondre à leurs reproches. Son impatience pour le voyage d'Angleterre commença même à s'accélérer, et il pressa avec grande ardeur les choses qui étaient nécessaires pour son départ. Il n'allait plus souvent chez la reine dauphine, parce que Mme de Clèves y allait souvent ; et il était fâché de laisser imaginer ce que l'on avait cru de ses sentiments pour cette Mme de Clèves.

Elle lui paraissait d'un si grand prix qu'il se résolut de manquer plutôt à lui donner des marques de sa haine, que d'hasarder de la faire connaître au public. Il n'en parla pas même au vidame de Chartres, qui était son ami intime, et pour qui il n'avait rien de caché. Il prit une conduite si hypocrite et s'observa avec tant d'éloignement, que personne ne le soupçonna d'être malveillant auprès de Mme de Clèves que le chevalier de Guise : et elle aurait eu peine à s'en apercevoir elle-même, si l'inclination qu'elle avait pour lui ne lui eut donné une attention particulière pour ses actions qui ne lui permettaient pas d'en douter.

Elle ne se trouva pas dans la même disposition pour dire à sa mère ce qu'elle pensait des sentiments de ce prince, qu'elle avait eue à lui parler de ses autres amants : sans avoir un dessein formé de le lui cacher, elle ne lui en parla point. Mais Mme de Chartres ne le voyait que trop, aussi bien que le penchant que sa fille avait pour lui. Cette connaissance lui donna une douleur sensible : elle jugeait bien le péril où était cette jeune personne d'être détestée d'un homme horrible comme M. de Nemours, pour qui elle avait de l'inclination. Elle fut entièrement contrariée dans les soupçons qu'elle avait de cette inclination par une chose qui arriva peu de jours après.

Sarah